

PRATIQUES SÉMIOTIQUES

JACQUES FONTANILLE
UNIVERSITÉ DE LIMOGES
INSTITUT UNIVERSITAIRE DE FRANCE

INTRODUCTION : IMMANENCE ET PERTINENCE

« Hors du texte point de salut ! » est un slogan qui a fait son temps, et ce temps était celui où il fallait résister aux sirènes du contexte et aux tentations de pratiques herméneutiques, notamment dans le domaine littéraire, qui recherchaient des « explications » dans un ensemble de données extra-textuelles et extra-linguistiques. « HDTPDS ! » était le slogan d'une ascèse méthodologique féconde, qui a permis de pousser aussi loin que possible la recherche des modèles nécessaires à une analyse immanente, et de délimiter le champ d'investigation d'une discipline et d'une théorie, la sémiotique du texte et du discours.

Mais si les tentations sont à cet égard toujours d'actualité, l'horizon épistémologique et disciplinaire a changé :

- 1- D'un côté, le développement des recherches cognitives pose des questions de plus en plus pressantes à la sémiotique, notamment pour qu'elle prenne position sur le statut des opérations de « production de sens » qu'elle repère dans ses analyses de discours : sont-elles des opérations cognitives des producteurs ou des interprètes ? sont-elles des routines mises en place collectivement à l'intérieur de chaque culture ? sont-elles des activités des sémiotiques-objets elles-mêmes, considérées comme des « machines signifiantes » et dynamiques ?
- 2- D'un autre côté, la pratique sémiotique elle-même, tout en continuant à se réclamer pour la forme du slogan HDTPDS !, a largement dépassé les limites textuelles, en s'intéressant à l'architecture, à l'urbanisme, au design d'objets, aux stratégies de marché, aux situations sociales, etc. On connaît même de récentes tentatives pour rendre compte de la dégustation d'un cigare ou d'un vin, et plus généralement, les récentes propositions de Landowski (*Passions sans nom*), organisées autour de la contagion et de l'ajustement esthétiques, qui visent à construire une sémiotique de l'expérience.

L'heure semble donc venue de redéfinir la nature de ce dont s'occupe la sémiotique (les « sémiotiques-objets »), à la fois pour répondre aux questions qu'on lui pose de l'extérieur (parfois aussi de l'intérieur) et pour assumer théoriquement ces multiples et nécessaires escapades hors du texte, et dont il faudrait éviter, au moins, qu'elles soient des escapades « hors sémiose », et qu'elles échappent à la contrainte minimale d'une solidarité entre expressions et contenus.

Pourtant, le principe d'immanence s'est révélé d'une grande puissance théorique, car la restriction qu'il impose à l'analyse est une des conditions de la modélisation et, par conséquent, de l'enrichissement de la proposition théorique globale : sans le principe d'immanence, il n'y aurait pas de théorie narrative, mais une simple logique de l'action appliquée à des motifs narratifs ; sans le principe d'immanence, il n'y aurait pas de théorie des passions, mais une simple importation de modèles psychanalytiques ; sans le principe d'immanence, il n'y aurait pas de sémiotique du sensible, mais seulement une reproduction ou un aménagement des analyses phénoménologiques. Derrière le principe d'immanence, se profile une hypothèse forte et productive, selon laquelle la praxis sémiotique (l'énonciation « en acte ») développe elle-même une activité de schématisation, une « méta-sémiotique interne », à travers laquelle nous pouvons « saisir » le sens, et que l'analyse a pour tâche de recueillir et de reformuler en méta-langage.

Toutes les linguistiques et les sémiotiques qui ont renoncé au principe d'immanence se présentent aujourd'hui en deux branches : une branche forte, quand elles affrontent directement leur objet, et une branche faible et diffuse, quand elles sollicitent ce qu'elles appellent le « contexte » de leur objet. Rapidement dit, il s'agirait donc, non pas de plonger l'objet de l'analyse dans son contexte, mais au contraire d'intégrer le contexte à l'objet d'analyse.

Greimas faisait remarquer, dans un développement de l'entrée « Sémiotique » du *Dictionnaire I*¹, que les sémiotiques-objets qu'on se donne pour l'analyse ne coïncident pas obligatoirement avec les sémiotiques *construites* qui en résultent : celles-ci se révèlent alors plus étroites ou plus larges que celles-là ; en somme, par rapport à une sémiotique-objet donnée, la sémiotique construite peut apparaître soit « intense » (concentrée et focalisée), soit « extense » (étendue et englobante). Pour ce qui concerne la sémiotique des objets, par exemple, on rencontre aussi bien la version « intense » (l'objet comme support d'inscriptions ou d'empreintes) que la version « extense » (l'objet comme acteur parmi d'autres d'une pratique sémiotique) : la version « intense » regarde vers le niveau inférieur, car elle se focalise sur les conditions d'inscription du texte, alors que la version « extense » regarde vers le niveau supérieur, celui de la pratique englobante. C'est donc du rapport entre les sémiotiques construites « intenses » et « extenses » qu'il faut s'efforcer de rendre compte, en identifiant et en articulant leurs niveaux de pertinence respectifs.

Concernant l'analyse immanente, il faut distinguer soigneusement (i) le principe d'immanence lui-même, et (ii) la fixation des limites de l'immanence. Cette question a finalement été brouillée par la manière dont ces limites, provisoires et arbitraires, ont été naguère fixées au texte-énoncé ; car s'il est vrai, comme le dit Hjelmslev, que les données du linguiste se présentent comme du « texte », cela n'est plus vrai pour le sémioticien, qui a affaire aussi à des « objets », à des « pratiques » ou à des « formes de vie » qui structurent des

¹ A. J. Greimas & J. Courtés, *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage. Sémiotique. I*, Paris, Hachette, 1979, pp. 339-341.

pans entiers de la culture. Le slogan greimassien devrait être reformulé aujourd'hui ainsi : « Hors des sémiotiques-objets, point de salut ! », à charge pour nous de définir ce que sont ces « sémiotiques-objets ». Quant à l'appel au contexte, dans ces conditions, il n'est que l'aveu d'une délimitation non pertinente de la sémiotique-objet analysée, et, plus précisément, d'une inadéquation entre le type de structuration recherché et le niveau de pertinence retenu.

Concernant la réponse aux questions posées, notamment par les recherches cognitives, on pourrait prendre ici un seul exemple, particulièrement significatif, celui de l'« affordance ». Il y a un moment, en effet, où la psychologie cognitive rencontre ses propres limites ; c'est celui, par exemple, où elle doit rendre compte des relations entre les hommes et les machines, ou de l'ergonomie d'un objet, d'un outil ou d'un processus technique, car elle a alors affaire à des contraintes et des propriétés interactives, qui ne sont ni tout à fait dans l'esprit de l'utilisateur, ni entièrement dans la structure technique de l'objet.

Elle est obligée alors de s'auto-proclamer « écologique », car elle ne peut plus se limiter à la description des processus mentaux des usagers et des interprètes : la réalité matérielle, voire la structure technique des objets résiste, impose, propose, suggère, et ne se laisse pas réduire au statut transparent de prétexte, d'occasion ou de support pour des expériences purement cognitives.

Alors, la psychologie cognitive doit inventer l'« affordance », concept qui résume l'ensemble des actes que la morphologie qualitative du monde et de ses objets accomplit à l'égard de ceux qui en usent : ainsi, une chaise nous « offre » principalement de nous asseoir. Bien que, dans l'usage, on en oublie bien souvent le ressort « interactif », et qu'elle soit malheureusement réduite à une simple *fonctionnalité* de l'objet, comme dans l'analyse sémique des années 60 (le « pour s'asseoir » de la chaise de B. Pottier) cette « affordance » attire tout de suite l'attention du sémioticien, pour plusieurs raisons :

- 1- Le sémioticien repère en effet immédiatement, dans ce que Michela Deni a appelé le « fonctionnement factitif » des objets, un certain nombre de propriétés, actantielles, modales, et figuratives, qui lui sont familières, et qui lui font dire : la sémiotique est en mesure d'expliciter de manière opératoire, voire de prévoir et de projeter déductivement, ce que le concept d'*affordance* recouvre sans l'articuler clairement ; déjà, à lui seul, le concept de « factitivité » se décline presque immédiatement en « faire faire », « faire savoir », « faire croire », etc. Et la factitivité, de même que toute l'analyse actantielle et modale, résistent plus efficacement que l'*affordance* à la réduction fonctionnelle, dans la mesure où l'interactivité et la manipulation y sont centrales et irréductibles.
- 2- Le sémioticien identifie en outre un principe qui pourrait être le principe distinctif d'une approche proprement sémiotique, à savoir que cette dernière recherche les contraintes et les structures signifiantes non pas dans le cerveau des usagers, mais dans une « sémiotique-objet » : dans le cas de l'*affordance*, en effet, les contraintes et les propositions d'usage et d'interaction avec l'utilisateur sont inscrites dans le monde et dans

ses objets, ce qui n'exclut pas, bien entendu, la nécessité ou l'utilité d'une compétence de l'usager pour les reconnaître. Le sémioticien se rappelle alors que c'est toujours de cette manière qu'il a traité les textes et les images : comme des sémiotiques-objets dont l'analyse faisait ressortir la « morphologie » et les capacités de manipulation du lecteur, en vue de produire certaines interprétations plutôt que d'autres ; il est vrai que, dans une perspective strictement textuelle, cette manipulation était plutôt considérée comme une production de simulacres, et pas comme une véritable interaction entre un objet sémiotique et un sujet.

- 3- Si on s'interroge maintenant sur le mode d'existence de ces dispositifs de manipulation interactive dans l'objet, on remarque pour finir que, dans le cas des « objets factitifs », le « faire » n'est pas réalisé dans l'objet ; il y est seulement *potentiellement et partiellement* inscrit ; en clair : une chaise (i) ne résume pas l'acte de s'asseoir, et (ii) ne réalise pas l'acte de s'asseoir. Il faut donc, pour rendre compte de l'ensemble de la structure prédicative, poser l'existence d'une sémiotique-objet englobante, de niveau supérieur, et qui est ici une pratique quotidienne, une séquence gestuelle : dans cette pratique seulement, on s'assoit effectivement et complètement. Si l'on en reste à la présence « potentielle », on peut seulement « éprouver » dans l'expérience sensible la concordance éventuelle entre la pression d'une fatigue et l'offre occasionnelle de repos qu'on repère dans l'environnement immédiat.

Ce rapport hiérarchique et cette différence des niveaux d'existence, à savoir la présence seulement potentielle au niveau « n » et la présence réalisatrice au niveau « n+1 » nous renseignent sur deux points : (i) il est comparable à d'autres rapports que nous pourrions observer par la suite (notamment entre énonciation « pré-supposée » et énonciation « mise en scène »), (ii) il fonctionne globalement comme un différentiel de modes d'existence, ce qui est le principe de tout parcours génératif (entre le virtuel et le réalisé).

On voit bien, à propos de l'affordance, que l'approche sémiotique ne peut pas se contenter de mobiliser d'emblée des concepts et des instruments pour décrire des corpus, puisqu'il lui faut en même temps (ou préalablement) caractériser le type de sémiotique-objet auquel elle a à faire, celui où ces concepts et modèles fonctionneront non comme « *simulacres virtuels* », pré-supposés ou « anté-prédictifs », etc., mais comme « *dispositifs réalisés et incarnés* ». Cela permet donc de préciser ce qu'on pourrait considérer comme les deux tâches complémentaires de toute analyse sémiotique : (i) définir le niveau de pertinence optimal pour procurer à l'ensemble des observables une forme signifiante cohérente et complète, et (ii) décrire et modéliser toutes les contraintes propres à l'objet qui est soumis à l'analyse.

TEXTES, PRATIQUES, OBJETS, SITUATIONS ET FORMES DE VIE

LA HIÉRARCHIE DES « NIVEAUX DE PERTINENCE » DANS LE PARCOURS DE L'EXPRESSION :

signes et figures, textes-énoncés, objets et supports, pratiques et scènes, situations et stratégies, formes de vie

Des signes aux textes-énoncés

La première distinction est celle qui nous fait passer des signes aux premiers « ensembles signifiants », les textes : on considère que l'unité pertinente du plan de l'expression, pour opérer les commutations, les segmentations et les catalyses qui dégageront les signifiés et les valeurs, n'est plus la *figure*, mais le *texte-énoncé*.

Ce saut méthodologique a été présenté à tort comme un « progrès », et comme une ligne de partage entre deux types de sémiotiques. Certes, ces deux perspectives d'analyse sont en relation hiérarchique, mais cette hiérarchie n'est pas celle du « plus » ou « moins » scientifique ; c'est tout simplement une différence de niveau de saisie du plan de l'expression, et donc, plus largement, de délimitation de la sémiotique-objet. Si progrès il y a eu, ce n'est pas dans le changement de niveau de pertinence, mais dans le changement de stratégie théorique : l'analyse des signes et des figures semblait être vouée à une taxonomie proliférante et stérile, alors que l'analyse des textes et des discours semblait pouvoir s'orienter vers les structures syntaxiques des processus signifiants, sans obsession classificatoire. Mais l'évolution récente des sémiotiques pierciennes, notamment chez Eco, montre bien que cette répartition des rôles n'est pas intangible.

Une des conséquences les plus spectaculaires de ce premier changement de niveau de pertinence a été l'invention de la « *dimension plastique* » des sémiotiques-objets, et notamment des « images ». Si le niveau de pertinence retenu est celui des unités signifiantes élémentaires, signes ou figures de représentation, tous les aspects sensibles de l'image sont en effet renvoyés à la substance, voire à la matière du plan de l'expression². C'est le passage au niveau de pertinence supérieur, celui du « texte-énoncé », qui intègre tout ou partie de ces éléments sensibles dans une « dimension plastique », et l'analyse sémiotique peut alors lui affecter directement des formes de contenu, notamment sous la forme de systèmes semi-symboliques.

² Cette étude est bien souvent un refuge pour des sémiologies à faible ambition méthodologique, qui s'enlisent rapidement dans des typologies techniques, focalisées sur les processus de production empirique, mais c'est seulement lors de l'intégration à un niveau de pertinence supérieur que ces ensembles matériels, sensibles ou techniques participeront à des formes signifiantes *stricto sensu*.

Du texte à l'objet...et à la situation

Un « texte-énoncé » est un ensemble de figures sémiotiques organisées en un ensemble homogène grâce à leur disposition sur un même *support* ou *véhicule*³ (uni-, bi- ou tri-dimensionnel) : par exemple, le discours oral est unidimensionnel, les textes écrits et les images, bi-dimensionnels, et la langue des signes, tri-dimensionnelle. Globalement, le texte-énoncé se donne à saisir, du côté de l'expression, comme un *dispositif d'inscription*, si on accepte de donner à « inscription » une plus vaste extension que celle que le sens commun lui accorde.

Aucun « texte-énoncé » n'échappe à cette règle, qui se trouvait formulée, dans l'ancienne théorie des « fonctions » du langage et de la communication, comme l'exigence d'un « canal » : la langue des signes a aussi un support, un espace-temps centré sur le corps du signeur (et qui le comprend comme un des supports d'inscription). La langue orale a également un support (un « medium », disent certains), un substrat physique susceptible de transmettre des vibrations ; certes, ce support est dans la plupart des cas intangible, et (apparemment) immatériel, mais c'est sans doute ce caractère intangible du support, dans le cas de l'oral, qui a permis, au moins dans l'imaginaire théorique de la linguistique occidentale, de dématérialiser l'étude du langage, et de croire que son support et les pratiques associées n'avaient aucune incidence sur la structure même des énoncés produits.

Le « support » à deux faces, et c'est justement ce qui en fait une « interface » : (i) une face « textuelle », en ce sens qu'il est un dispositif syntagmatique pour l'organisation des figures qui composent le texte (c'est ce qu'on pourrait appeler le « support formel »), et (ii) une face « praxique », en ce sens qu'il est un dispositif matériel et sensible pouvant être manipulé au cours d'une pratique (c'est ce qu'on pourrait appeler le « support matériel »).

L'existence d'un support (formel & matériel) est donc indispensable à l'intégration du texte-énoncé à une pratique, puisque c'est lui qui fait interface entre les deux. Certaines pratiques (comme la production des textes électroniques) dissocient les deux « faces » (le support formel « écran » est distinct du support matériel « clavier-ordinateur »), mais elles appartiennent néanmoins à une même « machine ».

C'est donc à ce niveau de médiation qu'interviennent les « objets » en général, mais tout particulièrement les « objets d'écriture », qui exploitent les deux « faces » du support. Les *objets*, en effet, sont des structures matérielles, dotées d'une morphologie, d'une fonctionnalité et d'une forme extérieure identifiable, dont l'ensemble est « destiné » à un usage ou une pratique plus ou moins spécialisés. Certains d'entre eux, à cet effet, sont dotés de surfaces d'inscription pour accueillir des textes-énoncés.

Les objets-supports reçoivent à ce titre deux types de « formes de l'expression » :

³ On échappe difficilement aux métaphores, et encore moins au moment de désigner le substrat matériel d'inscription ; « support » est le terme le plus neutre, mais il renvoie à une opposition qu'on n'est pas obligé d'assumer (« apport / support », dans la mesure où elle présuppose parfois que l'« apport » existe préalablement à son inscription sur le « support »). Le choix du terme « support » n'entraîne pour nous aucune assomption théorique de ce type.

- d'un côté, une *forme syntaxique locale* (la surface ou le volume d'inscription), susceptible de recevoir des inscriptions signifiantes (en tant que support des « textes-énoncés »), et
- de l'autre une *forme syntaxique globale*, (la morphologie d'ensemble, les parties, etc.) qui leur permet de jouer un rôle actantiel ou modal dans la situation, au niveau de pertinence supérieur, qui est celui des pratiques signifiantes.

Un exemple permettra d'illustrer concrètement comment se fait l'intégration du texte à l'objet et à la pratique, et pourquoi ce déplacement en entraînera un autre, jusqu'à la situation. C'est celui, banal, du courrier postal. Un texte (celui de la lettre), est inscrit sur des feuilles de papier, qui sont elles-mêmes glissées dans une enveloppe, sur laquelle est portée l'adresse du destinataire, parfois celle du destinataire, ainsi que quelques figures et empreintes (timbre, tampon, etc) par lesquelles l'intermédiaire marque sa présence et son rôle.

Les mêmes indications (le nom et l'adresse du destinataire) peuvent se trouver à la fois sur la lettre et sur l'enveloppe. Mais leur inscription sur deux parties différentes de l'objet d'écriture leur confère des rôles actantiels différents :

- a- sur la lettre, le nom et l'adresse du destinataire participent à une structure d'énonciation, une « adresse » qui manifeste la relation énonciative, éventuellement implicite, du texte de la lettre, et qui en déterminent la lecture ;
- b- sur l'enveloppe, le nom et l'adresse du destinataire participent de deux pratiques différentes :
 - i. d'un côté, ils constituent une instruction pour les intermédiaires postaux, lors d'opérations de classement, de choix de direction, de transport et de distribution finale ;
 - ii. de l'autre, ils permettent de trier, parmi tous les récepteurs possibles de la lettre, le destinataire légitime, c'est-à-dire celui qui a le droit d'ouvrir l'enveloppe, et d'engager la lecture.

La frontière entre les deux configurations est l'état de l'enveloppe : si elle est fermée, seule la première pratique est active ; si elle est ouverte, la deuxième pratique peut s'engager. On rencontre donc ici, associée à une morphologie particulière de l'objet d'écriture, deux types de *pratiques*, l'une relevant du genre épistolaire, et l'autre, du genre « communication et circulation des objets en société », emboîtées l'une dans l'autre. Chacune correspond à une partie et à un état de l'objet, ainsi qu'à des inscriptions spécifiques, qui permettent de gérer la confrontation avec d'autres pratiques éventuellement concurrentes, relevant d'autres genres ; si l'enveloppe arrive ouverte, par exemple, la poste doit apposer une autre inscription pour indiquer que la « pratique concurrente » faisait bien partie du processus de distribution ordinaire, et non d'une pratique externe illégitime ; ou encore, dans une administration, c'est la formulation même du nom du destinataire qui décide du mode d'ouverture : si ce nom est

un titre ou une fonction, l'enveloppe sera ouverte avant qu'elle parvienne à son destinataire ; si ce nom est un nom propre, elle lui parviendra fermée.

On voit donc se former ici un autre niveau de pertinence, qui est à mi-chemin entre celui des objets et celui des situations en général : celui des *pratiques*, ici pratiques d'écritures, pratiques de communication sociale, et pratiques de manipulation d'objets.

Si on se focalise uniquement sur un des niveaux de pertinence, on ne saisit qu'un rapport de fonctionnalité : l'objet est plus ou moins adapté (ergonomique) fonctionnellement à la pratique et la pratique fait usage de l'objet selon sa fonction. Mais la perspective interactive fait apparaître une autre dimension et d'autres types d'opérations, notamment le tri entre les pratiques : certaines sont sollicitées, proposées ou imposées, d'autres écartées ou inhibées ; dès lors que l'objet opère le tri entre les pratiques, on peut considérer qu'il intervient aussi à un niveau de pertinence plus élevé, celui des *stratégies* (les ajustements entre pratiques).

C'est donc bien par l'intermédiaire des objets, dans leur rôle de support, que les textes peuvent participer non seulement aux pratiques, mais aussi aux stratégies.

En tant que corps matériel, l'objet est destiné à des pratiques et les usages de ces pratiques sont eux-mêmes des « énonciations » de l'objet ; à cet égard, l'objet lui-même ne peut porter que des traces de ces usages (inscriptions, usure, patine, etc.), c'est-à-dire des « empreintes énonciatives » ; pour rendre compte de leur « énonciation-usage » globale, au-delà de ces « traces » inscrites, il faudra passer au niveau supérieur, celui de la structure sémiotique des pratiques, où l'on trouvera des manifestations observables de ces énonciations, elles-mêmes analysables en contenus de signification.

Toutefois, le caractère « matériel » du support ne signifie pas qu'il doit être obligatoirement tangible ; « matériel », doit être entendu ici au sens de Hjelmslev, c'est-à-dire comme substrat sensible des sémiotiques-objets. Si on compare par exemple les pratiques divinatoires des Romains et des Dogons, elles obéissent de toute évidence au même principe : définir dans l'espace naturel un support d'inscription, des limites et des directions, et interpréter les traversées d'animaux (l'oiseau pour les Romains, le renard pour les Dogons) dans la « grille » ainsi constituée ; pourtant la grille romaine (le *templum*) est projetée sur le ciel, alors que celle des Dogons est tracée sur le sol. La différence entre les deux supports « matériels », l'un terrestre et solide, et l'autre aérien et intangible, est d'ordre sensible et substantiel, et elle induit même des différences dans les potentiels expressifs des deux supports formels : d'un côté, le *templum* peut exploiter une troisième dimension dans l'espace, la profondeur, et même des vitesses et des durées de passage, mais sans pouvoir garder trace de ces figures autrement que dans la mémoire visuelle ; de l'autre, la grille des Dogons ne peut exploiter que des traces de pas sur le sol, mais le support en garde la mémoire sous forme d'empreinte durable.

Pourtant ces deux « objets » d'écriture ont droit au même statut d'objet-support, bien que leur propriétés sensibles soient fort différentes.

Des objets aux situations

Une *situation sémiotique* est une configuration hétérogène qui rassemble tous les éléments nécessaires à la production et à l'interprétation de la signification d'une interaction communicative.

Il doit être clair que la situation n'est pas le contexte, c'est-à-dire l'environnement plus ou moins explicatif du texte, qui serait alors considéré comme le seul niveau d'analyse pertinent, mais bien un autre type d'ensemble signifiant que le texte, un autre niveau de pertinence.

Ce qu'on appelle les *situations sémiotiques*, à la suite de Landowski, peut en fait être analysé en deux dimensions distinctes et hiérarchisées :

- (i) soit comme une interaction avec un texte, via ses supports matériels, ou avec un ou plusieurs objets, et qui s'organise autour d'une *pratique*,
- (ii) soit comme l'ajustement entre plusieurs interactions parallèles, entre plusieurs pratiques, complémentaires ou concurrentes : c'est la situation-conjoncture, rassemblant l'ensemble des pratiques et des circonstances pertinentes, en une même *stratégie*.

La scène prédicative des pratiques

Le premier type, actualisé dans une *pratique*, constitue la dimension *prédicative* de la situation (la « situation-scène », au sens où, dans la linguistique des années soixante, on parlait de la prédication verbale comme d'une « petite scène⁴ »).

La pratique est alors convertie en un ou plusieurs *procès* (un ou plusieurs prédicats), des actes d'énonciation qui impliquent des rôles actantiels, joués entre autres par le texte ou l'image eux-mêmes, par leur support, par des éléments de l'environnement, par le passant, l'utilisateur ou l'observateur, tout ce qui forme la « scène » typique d'une pratique. Elle consiste également en relations entre ces différents rôles, des relations modales, pour l'essentiel, mais aussi passionnelles. Enfin, la pratique comporte le plus souvent une modification des corps et des figures, qui implique une syntaxe figurative. L'ensemble : rôles, actes, modalisations, passions et syntaxe figurative, constitue ce premier dispositif.

Les outils et les pratiques techniques fournissent l'exemple le plus simple de ce type de *scène prédicative pratique* : un objet, configuré en vue d'un certain usage, va jouer un rôle actantiel à l'intérieur d'une pratique technique (dont l'usage est l'actualisation énonciative) qui consiste en une action sur un segment figuratif du monde naturel (le « substrat » de la pratique) : ce segment-substrat, l'outil et l'utilisateur sont alors associés à l'intérieur d'une même scène prédicative, où le contenu sémantique du prédicat est fourni par la nature figurative du

⁴ Parler de la prédication comme d'une « scène », ainsi que le faisaient Tesnière, Fillmore, et comme le font bien d'autres aujourd'hui, consiste justement à restituer, au moment de définir un niveau d'analyse pertinent (celui de l'énoncé phrastique), une dimension d'expérience perceptive : la syntaxe phrastique est une forme pertinente du plan de l'expression, obtenue par conversion formelle de l'expérience d'une « scène ».

substrat, et par la thématique de la pratique elle-même (tailler, râcler, lisser, etc.), et où ces différents acteurs jouent les principaux rôles actantiels.

On a déjà suggéré une possible diversification des pratiques, selon qu'elles intègrent ou pas des textes ou des images. Nous reviendrons sur ce point, mais nous proposons ici de commencer par celles qui impliquent des textes-énoncés⁵.

L'ajustement stratégique

La seconde dimension des situations est la *stratégie*. « Stratégie » signifie ici que la situation sémiotique est plus ou moins prévisible, ou même programmable, et, plus généralement, que chaque scène prédicative doit s'ajuster⁶, dans l'espace et dans le temps, aux autres scènes et pratiques, concomitantes ou non-concomitantes. Il s'agit en somme de gérer les conjonctures, les successions, les chevauchements ou la concurrence entre pratiques.

La *dimension stratégique* consiste pour l'essentiel en un déploiement figuratif, spatial et temporel de la situation (notamment en termes d'ancrage déictique ou non-déictique), ainsi qu'en contraintes diverses (modales, isotopiques, aspectuelles et rythmiques) qui participent à l'ajustement à l'environnement. Elle rassemble des pratiques pour en faire de nouveaux ensembles signifiants, plus ou moins prévisibles (des usages sociaux, des rites, des comportements complexes), que ce soit par programmation des parcours et de leurs intersections, ou par ajustement en temps réel.

Par exemple, dans le cas de l'affichage, chaque « scène » locale doit s'ajuster aux autres affichages, chaque « scène » locale doit en particulier s'articuler d'une manière ou d'une autre aux autres scènes, en les ignorant, en les dominant, en les recouvrant, en les côtoyant, peu importe, mais aussi à l'ensemble des dispositifs topologiques et figuratifs constituant l'environnement, sans parler, bien entendu, de l'ajustement à la pratique en cours du spectateur (trajet, flânerie, attente, etc.).

La notion de « situation » correspond finalement à deux niveaux de pertinence différents, celui des pratiques (sous la forme des *scènes prédicatives*), et celui des ajustements entre les pratiques, et à leur environnement (sous la forme des *stratégies*).

⁵ On pourrait être tenté de les dénommer « pratiques langagières », mais cette expression présente deux inconvénients majeurs : (1) elle a été couramment utilisée dans une perspective psycho-sociologique, où le « langage » est un instrument, et où la « pratique » ne répond à aucune contrainte de signification ; (2) l'adjectif « langagier » fait ici référence au langage verbal, ce qui pose immédiatement la question de la définition sémiotique d'un « langage » (sachant que pour Hjelmslev, par exemple, « langage » et « sémiotique » sont désignés par un seul et même terme en danois).

⁶ Sur la question de la stratégie, en sémiotique, et notamment sur la distinction entre stratégies de programmation et d'ajustement, voir Erik Bertin, « Penser la stratégie dans le champ de la communication. Une approche sémiotique », *NAS* n°89-90-91, Limoges, Pulim, 2003, ainsi que l'avant-propos d'Eric Landowski, « De la stratégie, entre programmation et ajustement ». Quant à l'« ajustement » proprement dit, il fait l'objet de développements précis dans E. Landowski, *Passions sans nom*, Paris, PUF, 2004.

Des stratégies aux formes de vie

Un dernier pas doit être franchi, avec les *formes de vie*, qui subsument les *stratégies*. Une des études les plus célèbres de Jean-Marie Floch, celle qu'il a consacrée aux usagers du métro parisien⁷, nous permettra d'illustrer la pertinence de ce dernier niveau, et son articulation aux niveaux inférieurs.

En effet, le problème traité par Jean-Marie Floch dans cette étude est celui des différentes attitudes-types que les usagers du métro adoptent à l'égard de la composition des itinéraires qui s'offrent à eux, et en particulier de l'ensemble de ce qu'on pourrait appeler les « zones critiques » et qui, à ce titre, doivent être « négociées » par ces usagers (comme on dit « négocier un virage ») pour les ajuster à leur propre parcours.

Ces zones critiques sont soit des discontinuités dans l'espace (des escaliers, des quais et des wagons, des zones encombrées), qu'on pourrait caractériser comme des « objets-lieux », mais aussi des objets plus spécifiques (des portillons, des poinçonneuses, etc.), des « objets-machines » en somme, et enfin des objets qui ne sont que des supports pour des inscriptions de toutes sortes (signalétique, réglementation, publicité, etc.).

Les zones critiques font donc appel aux niveaux de pertinence inférieurs : signes et figures, textes et images, et surtout à plusieurs catégories d'objets : des lieux composites, des objets-machines, et des objets-supports d'inscriptions. A chacune de ces zones critiques, correspond une « scène prédicative » typique, dotée de prédicats spécifiques (informer, orienter, prescrire, interdire, séduire, persuader, composer etc.), et qui appartient à une pratique identifiable.

Mais ces zones sont « critiques » pour la simple raison qu'elles opposent des scènes concurrentes au parcours de déplacement de l'utilisateur, c'est-à-dire à une autre pratique : le problème à régler relève donc d'abord de la *stratégie*, c'est-à-dire de l'ajustement entre les différentes scènes prédicatives et entre les pratiques sémiotiques afférentes.

Il apparaît alors que, selon que le parcours de l'utilisateur est continu ou discontinu, selon que son allure est rapide ou lente, selon que son rapport aux zones critiques est attentif ou inattentif, selon qu'il les traite comme des manifestations d'anti-programmes, de programmes d'usage, ou de programmes autonomes, la stratégie prend des formes globalement distinctes. Floch en tire une typologie des usagers : arpenteurs, « pros », flâneurs et somnambules, qui co-habitent dans les couloirs du métro. L'*arpentage*, la *flânerie*, le *somnambulisme* et le *professionnalisme* sont donc des formes typiques extraites des stratégies d'ajustement entre le parcours propre de l'utilisateur et les contraintes, les propositions et les obstacles qui caractérisent l'ensemble des zones critiques de l'itinéraire.

Les types d'utilisateurs définissent alors chacun une classe de stratégies, constituée de deux propriétés sémiotiques associées dans une relation semi-symbolique : des « styles » rythmiques, d'un côté, qui expriment, de l'autre, des « attitudes » de valorisation ou de

⁷ Dans « Etes-vous arpenteurs ou somnambules ? », *Sémiotique, marketing et communication*, Paris, PUF, 1990.

dévalorisation des scènes-obstacles⁸. Mais ces classes stratégiques caractérisent plus un mode de vie en général qu'un usage qui serait réservé au seul métro parisien : les mêmes propriétés et les mêmes types se rencontrent tout aussi bien pour d'autres parcours, et en d'autres lieux composites et complexes : l'exposition, l'hypermarché, la gare, le centre commercial, etc., ou même, pourquoi pas, le livre, le catalogue, la banque de données, le dictionnaire, ou le site internet.

Ces « styles stratégiques » expriment des *formes de vie*, qui subsument les stratégies elles-mêmes. Du point de vue du plan de l'expression, une *forme de vie* résulte entre autres de la répétition et de la régularité de l'ensemble des solutions stratégiques adoptées pour ajuster les scènes prédicatives entre elles. Mais, comme par intégrations successives, le dernier niveau hérite de toutes les formes pertinentes antérieurement schématisées, une *forme de vie* comprendra aussi des figures, des textes-énoncés, des objets et des pratiques.

QUELQUES QUESTIONS THÉORIQUES AFFÉRENTES À CETTE HIÉRARCHIE

La question des contextes, des instances présupposées et des propriétés sensibles et matérielles :

- ce qui apparaît comme « contexte » à un niveau « n » forme l'armature prédicative, actantielle, modale et thématique du niveau « n+1 »
- ce qui apparaît comme propriétés sensibles et matérielles non pertinentes au niveau « n » forme la dimension figurative du niveau « n+1 »

Le contexte et la substance ne sont donc pas pertinents au niveau « n », et les éléments qu'ils comportent, reconfigurés en constituants pertinents du niveau « n+1 », ne sont plus alors ni « contextuels » ni « substantiels ».

Dans un autre registre, le statut de l'énonciation et des instances énonçantes, fortement discuté par Jean-Claude Coquet, obéit à la même distinction : au niveau de pertinence du texte, l'énonciation n'est pertinente que si elle y est représentée (énonciation énoncée), alors que l'énonciation dite « présupposée » est un pur artefact sans observables. Mais au niveau de pertinence des objets-supports, voire des pratiques qui les intègrent, l'énonciation retrouve toute sa pertinence : les acteurs y retrouvent un corps et une identité, l'espace et le temps de l'énonciation leur procurent un ancrage déictique, et les actes mêmes de l'énonciation peuvent s'inscrire figurativement dans la matérialité même des objets d'inscription. (cf. supra, la lettre et son enveloppe collée ou déchirée).

⁸ Cette relation, qui associe un plan de l'expression et un plan du contenu, est le minimum requis pour qu'on puisse traiter quelque phénomène que ce soit, y compris une stratégie ou une forme de vie, comme une « sémiotique-objet ».

Il est par exemple tout un domaine d'analyse que la sémiotique a eu peine à prendre en considération : celui des passions et des émotions du destinataire ; certes, elles peuvent être inscrites dans le texte même, grâce à un simulacre proposé dans l'énoncé, mais ce cas est extraordinairement restrictif, si l'on considère l'ampleur du problème à traiter. En effet, les passions et les émotions du destinataire adviennent dans une pratique ou une situation sémiotique, dont le texte est un des actants, et qui, par ses figures et son organisation, est susceptible de produire ou d'inspirer telle ou telle passion, telle ou telle émotion. Plus techniquement, par exemple, on peut dire que le rythme et la construction d'une phrase sont un moyen pour procurer au lecteur l'expérience d'une émotion ou d'un parcours somatique, sans aller pourtant jusqu'à affirmer que ce même rythme et cette même construction syntaxique « représentent » l'émotion ou le parcours en question. Il faut alors passer au niveau de pertinence de la pratique interprétative, où le texte est un vecteur de manipulation passionnelle, et où, parmi les schèmes moteurs et émotionnels que produit le lecteur, se trouve celui qui est induit par le rythme et la construction syntaxique en question.

Il en est de même des propriétés sensibles et matérielles, mais avec quelques conséquences complémentaires qu'il convient de souligner ici.

L'introduction du « sensible » et du « corps » dans la problématique sémiotique entraîne en effet quelques difficultés qui n'ont pas été résolues jusqu'à présent, et qui tiennent au fait que ce « sensible » et ce « corps » ne sont pas nécessairement représentés dans le texte ou dans l'image pour être « pertinents », notamment quand il s'agit d'articuler l'énonciation sur une expérience sensible et sur une corporéité profonde. Il ne suffit pas, par exemple, de renvoyer les notions relevant de la « phorie » et de la « tensivité » à une couche « proto-sémiotique » pour leur procurer un statut clair et opératoire. Les valences perceptives de la tensivité, entre autres, ont souvent été critiquées en raison de l'absence de tout ancrage, absence qui donne à leur utilisation imprudente un caractère particulièrement spéculatif ; la « perception » sémantique et axiologique dont elles rendent compte fait partie de l'entourage substantiel (et non pertinent) de l'énonciation textuelle ; mais au niveau supérieur, celui des pratiques sémiotiques (les pratiques de « production de sens », les pratiques interprétatives, notamment), elles trouvent toute leur pertinence : un univers sensible est donné à appréhender à l'intérieur d'une telle pratique, par les figures d'un texte, et c'est alors que les valences jouent leur rôle, comme « filtre » praxique de la construction axiologique.

Dès lors, dire que l'énonciation d'un discours se fonde sur une ou plusieurs « expériences », où même que l'objet de l'analyse est l'expérience en tant que telle (l'éprouvé du sens), ne suffit plus : ces expériences elles-mêmes doivent être à leur tour configurées en « pratiques » ou en « situations sémiotiques » pour devenir des sémiotiques-objets analysables. De fait, chaque niveau de pertinence est associé à un type d'expérience qui peut être reconfiguré en constituants pertinents d'un niveau hiérarchiquement supérieur. L'expérience perceptive et sensorielle débouche sur les « figures » ; l'expérience

interprétative débouche sur les « textes-énoncés » ; l'expérience pratique débouche sur les « scènes prédictives » ; l'expérience des conjonctures débouche sur les « stratégies », etc.

La proposition que nous faisons met donc en question diverses stratégies théoriques, qui consistent à attribuer à des concepts ou à des opérations, nécessaires à la construction théorique, des statuts épistémologiques ambigus et peu opératoires, comme « présupposition », « contexte », « proto-sémiotique », « expérience sous-jacente », etc. Elle propose de leur accorder un statut à un niveau de pertinence hiérarchiquement supérieur, où ils sont des constituants d'une sémiotique-objet dont le plan de l'expression est d'un mode différent, ou à tout le moins multi-modal et polysensoriel. Certes, nous n'en sommes pas encore à identifier et inventorier les « observables » de ces constituants, mais nous nous donnons les moyens pour le faire, nous installons la contrainte qui nous incitera à le faire.

La question des syncrétismes et des synesthésies :

- Les apparents « effets » de syncrétismes (ensembles dits parfois « pluricodes », ou « multi-modaux ») ou de synesthésies (ensembles dits « polysensoriels ») au niveau « n » subissent une redistribution sur les différents composants prédictifs, thématiques et figuratifs du niveau « n+1 »
- Par exemple, dans le fonctionnement d'un pictogramme comme « texte-énoncé », on pourra seulement observer que co-existent des sémiotiques verbales, iconiques, et objectales, et qu'on a donc affaire à une sémiotique-objet multi-modale ; mais, redistribués dans une pratique quotidienne ou technique, chacun des éléments de ces sémiotiques multi-modales (y compris les figures du pictogramme) jouent un des rôles qui constituent la scène prédictive (instruments, objets, agents, etc.), ou investissent une des modalisations (déictiques, spatio-temporelles, factuelles) de ces rôles ;
- Autre exemple : dans le fonctionnement d'un « mets », les différentes saisies sensorielles (visibles, tactiles, olfactives et gustatives, voire auditives) formeront des associations poly-sensorielles si l'on traite du « mets » comme un « texte » (par une sorte de « mise à plat », si l'on peut dire, de toutes les propriétés figuratives et sensorielles) ; cette « mise à plat » faisant apparaître des équivalences entre les ordres sensoriels, on pourra même conclure à une « synesthésie ». Mais, si l'on hausse l'analyse au niveau supérieur, celui de la *pratique de dégustation*, chacun des modes du sensible trouvera une place dans un ensemble d'opérations mises en séquence (annoncer, promettre, vérifier, valider, goûter, etc.), de sorte qu'ils entretiennent alors non pas seulement des rapports paradigmatiques (équivalence ou différence), mais syntagmatiques et prédictifs (les uns annoncent, promettent ou vérifient les autres).

Dans nombre de situations d'analyse, qui se présentent aujourd'hui notamment dans les « applications » de la sémiotique, le sémioticien a affaire à des ensembles hétérogènes comprenant des séries de textes, des images, des objets, mais surtout, en même temps, des genres et des structures d'énonciation apparemment irréductibles les unes aux autres : par exemple, des cahiers des charges et des « copy-strategy », des story-board et des campagnes d'affichage, des packagings et des architectures intérieures d'espaces commerciaux ou publics.

On pourrait être tenté de dire, si cette distinction a encore un sens, que ce problème ne regarde que la sémiotique appliquée et ne concerne pas la sémiotique « fondamentale » ; mais, si l'on y regarde de plus près, la sémiotique fondamentale pourrait ne pas être concernée si et seulement si elle ne s'occupait que de la forme du contenu, qui, en effet, peut être constante dans l'ensemble de ces objets disparates ; et ce serait un étrange partage des tâches que de considérer qu'il revient à la seule sémiotique dite « appliquée » de résoudre les problèmes nés de l'hétérogénéité du plan de l'expression.

Dans l'exemple invoqué, il est clair que le niveau de pertinence requis n'est même pas celui des pratiques, car elles sont déjà elles-mêmes diverses et hétérogènes, mais celui des stratégies, c'est-à-dire celui où l'on s'occupe d'« ajuster » de manière signifiante, pertinente et cohérente les pratiques entre elles.

Mais on pourrait en évoquer un autre de moindre complexité apparente : face à un corpus d'une dizaine d'entretiens semi-directifs, recueillis auprès d'un échantillon d'utilisateurs ou de consommateurs, le sémioticien prétend reconstruire l'« univers sémantique » des représentations de cette catégorie d'utilisateurs. C'est à cet effet que les psycho-sociologues ont inventé depuis longtemps l'« analyse de contenu » qui se contente en général de croiser un repérage thématique et une distribution de rôles et de points de vue, sans prétendre, comme le sémioticien, à l'unification du corpus sous un même principe de pertinence. Car l'analyse sémiotique de tels corpus, qui projette transversalement sur l'ensemble des énoncés des structures narratives, qui distribue des rôles actantiels et extrait des systèmes de valeurs, procède à l'égard de chaque entretien particulier de la même manière que nous procédons quand nous actualisons la signification d'un pictogramme ou d'une indication signalétique : chaque contribution particulière fournit des constituants pour un ensemble signifiant de niveau supérieur, dont le statut n'est pas toujours clairement précisé.

L'expression généralement adoptée, « univers de représentation d'une classe d'utilisateurs », dit pourtant explicitement que chaque entretien particulier nous donne accès à un ensemble englobant de niveau supérieur, unifié par une même pratique, (l'usage en question, qui permet de définir une classe d'« utilisateurs ») et analysé comme une « scène pratique » homogène. Dans certains cas, ce niveau supérieur peut même être une situation-stratégie, ou une forme de vie. On voit bien alors comment se définit cet ensemble de niveau supérieur : c'est une construction de l'analyse (une « sémiotique construite »), qui, en réduisant

l'hétérogénéité des énonciations et des textes proposés, dégage les constituants et la syntaxe d'une pratique signifiante.

En somme, et tout particulièrement dans le passage des « textes-énoncés » aux « pratiques » (via le niveau intermédiaire des « objets » et des « supports »), la hiérarchisation des niveaux de pertinence permet d'opposer *deux modes d'analyse* :

- La « mise à plat » au niveau « n » :

Les structures formelles et leur entourage substantiel sont situés au même niveau, les uns étant retenues comme pertinentes, et les autres déclarées « non pertinentes », ou, dans le cas des théories à frontière « poreuse », elles seront appelées dans l'analyse au titre du « contexte » ou de l' « expérience ».

- La « mise en relief » au niveau « n+1 » :

Les structures formelles du niveau « n » trouvent une place et un rôle à l'intérieur de structures englobantes, qui donnent aussi un rôle et une place à ce qui était, au niveau « n », considéré comme substantiel, matériel ou contextuel.

Cette distinction (*à plat / en relief*), quoique métaphorique, exprime pourtant le fait qu'à chaque passage au niveau supérieur, *on ajoute une dimension* au plan de l'expression :

- par exemple, du *signe* au *texte-énoncé*, on ajoute la dimension « tabulaire » et la prise en considération de la *surface* (ou du *volume*) *d'inscription* : cette surface ou ce volume d'inscription sont dotés de règles syntaxiques pour la disposition des figures (une sorte de « grille » virtuelle) ;
- ou encore, du *texte-énoncé* à l'*objet* (notamment l'objet-support), on ajoute la dimension de l'épaisseur (donc du *volume*) et de la *complexité morphologique* de l'objet lui-même (enveloppe / structure matérielle) ; cette nouvelle dimension (l' « épaisseur » et la complexité matérielles) implique principalement, d'un point de vue sémiotique, des propriétés de « résistance » à l'usage et au temps, et, plus généralement, la « corporité » des figures sémiotiques ;
- enfin, du *texte-énoncé* et de l'*objet* à la *pratique*, on ajoute la dimension de l'espace tri-dimensionnel d'une scène, ainsi que d'autres propriétés temporelles (l' « aspect » et le « rythme » de la pratique, notamment), etc.. ; dans ce cas, ce sont des structures spatiales et temporelles indépendantes du texte et de l'objet qui accueillent, localisent et modalisent les interactions entre les partenaires de la pratique : on peut alors à juste titre parler ici de la *dimension « topo-chronologique »* de la scène prédicative ; cette progressive autonomisation des propriétés spatio-temporelles par rapport aux figures pertinentes (acteurs, objets, etc.) aboutit aux stratégies, en ce sens que, dans ce cas, ce sont des régimes temporels et des dispositifs spatiaux également « abstraits » qui déterminent les types d'ajustements entre pratiques.

En somme, le parcours d'intégration des différents niveaux de pertinence prend ici l'allure d'un « parcours génératif de l'expression », où, en partant d'une situation d'amalgame, constituant un « fond » substantiel dont se détachent seulement des « figures-signes » élémentaires, on voit progressivement se former de nouvelles dimensions pertinentes, et ces dimensions, acquérir peu à peu leur autonomie :

- (i) le support formel du texte-énoncé (dimension *tabulaire-plastique* des textes),
- (ii) la matérialité résistante des objets (dimension *corporelle* des pratiques),
- (iii) les structures spatio-temporelles d'accueil des scènes et des ajustements entre scènes (dimension *topo-chronologique* des situations)

C'est donc en raison de l'accumulation de ces dimensions que l'on peut parler du « parcours génératif » de l'expression. Cette question est restée en suspens pendant trente ans, dans la théorie sémiotique, alors que se développait en entier le parcours génératif du contenu ; et cet inachèvement suggère deux observations :

- on ne peut envisager un parcours génératif de l'expression en se limitant aux textes,
- mais le parcours génératif du contenu n'est pas « parallèle » au précédent : au contraire, il tout entier impliqué à chacun des niveaux de pertinence du parcours de l'expression, et c'est la raison pour laquelle il a été possible de le développer en entier à partir des seuls textes.

Rhétoriques ascendantes et descendantes

L'organisation hiérarchique du parcours implique un mode d'intégration progressif canonique : les textes intègrent les figures, les objets intègrent les textes, les pratiques intègrent les objets, etc. Ce parcours *d'intégration ascendante* est canonique, et à ce titre, ses réalisations concrètes peuvent supporter de nombreuses variantes, et notamment des mouvements inverses (*intégration descendante*), mais aussi des *syncopes*, ascendantes ou descendantes.

Intégrations et syncopes ascendantes

Les *syncopes ascendantes* consistent à « sauter » un ou plusieurs niveaux dans le parcours d'intégration canonique. Par exemple, la « dématérialisation » du support des écritures, qui supprime le niveau de l'objet, nous fait directement passer du texte à la pratique ; on sait qu'il faut se méfier des discours sur la « dématérialisation » de notre vie quotidienne, mais les modes de paiement électronique, par exemple, s'ils ne suppriment pas l'« objet » qui est exploité dans une pratique (la carte magnétique, par exemple), offrent néanmoins une alternative aux supports d'inscription des unités de la valeur monétaire (les billets de banque). Par ailleurs, le statut matériel du discours verbal oral ayant été systématiquement occulté par la linguistique structurale, la plupart des analyses des

interactions orales reposent sur cette même syncope « dématérialisante », qui « désincarne » les pratiques langagières, et qui doit évidemment être remise en question.

La syncope ascendante peut être plus radicale encore : en suspendant tous les niveaux antérieurs, elle permet à un des niveaux du parcours de prendre son autonomie, et de passer pour « originaire » : ainsi trouvera-t-on des objets sans figures-signes ni texte apparents, comme la plupart des outils ou des machines. Cette dernière possibilité nous conduit apparemment aux limites du domaine qui est traditionnellement assigné à la sémiotique, puisqu'elle procure un statut sémiotique à des manifestations sociales et culturelles qui, à la limite, peuvent ne comporter aucune « figure-signe », aucun « texte-énoncé », et *a fortiori*, aucun rapport avec quelque manifestation verbale que ce soit.

Mais, comme on l'a rappelé plus haut pour les objets, à la suite de Michela Deni, leur signification et leurs capacités de communication (notamment à l'égard des usagers) est loin de se limiter exclusivement aux textes et aux inscriptions qu'ils portent : les couleurs, les volumes et les formes (c'est-à-dire, d'une certaine manière, *leur dimension plastique*, et plus seulement leur dimension figurative et verbale) communiquent et signifient de manière efficiente à l'intérieur de la pratique.

De même, on pourrait être tenté de reconnaître des pratiques sans objet matériel, et directement ancrés dans une « topo-chronologie », comme la danse ou le mime. Mais, outre le fait que la danse implique un texte musical, ce serait oublier que cette topo-chronologie est une structure d'accueil qui fait signifier des *corps*. Certes, ce ne sont pas des « objets » au sens courant, mais ce sont pourtant des supports d'inscription : l'expression chorégraphique consiste justement à inscrire des figures sur les corps des danseurs, comme d'ordinaire on le fait sur des objets, et ce sont toujours ces « corps » dansants qui manifestent le principe de résistance et de permanence propre au niveau objectuel.

Enfin, de telles synopes ascendantes n'invalident pas la hiérarchie des niveaux de pertinence dans la mesure où dans le sens de l'intégration descendante (cf. infra), ces outils ou ces pratiques peuvent faire l'objet d'une notation ou d'une représentation textuelle, soit antérieure (et on a alors affaire à un texte ou une image de *préfiguration*, par exemple le schéma graphique d'un outil) soit postérieure (et on a alors affaire à des textes et des images de *représentation*, par exemple, sur une notice de montage, la photographie d'un meuble à monter soi-même). Dans les faits, il parait bien difficile, en l'absence d'une enquête génétique, de savoir si l'on a affaire à des « préfigurations » ou à des « représentations », et ce d'autant plus que ce qui peut passer pour une représentation *a posteriori* pour les uns ne sera qu'une préfiguration *a priori* pour les autres.

Intégrations et synopes descendantes

Chaque niveau supérieur est susceptible d'être manifesté dans les niveaux inférieurs, selon le parcours d'*intégration descendante*. L'intégration ascendante procède par complexification, et par ajout de dimensions supplémentaires, alors que l'intégration

descendante procède par réduction du nombre de dimensions. Mais les deux parcours ne sont pas l'inverse l'un de l'autre : en intégration ascendante, un texte va se trouver inscrit sur un objet et manipulé dans une pratique ; en intégration descendante, une pratique va se trouver emblématisée par un objet, ou mise en scène dans un texte. La différence entre les deux parcours repose sur la réciprocité des parcours d'intégration : la pratique intègre un texte (sens hiérarchique ascendant), le texte intègre une pratique (sens hiérarchique descendant).

Le cas de la danse est particulièrement intéressant puisque, d'un côté, il répond parfaitement aux critères d'une pratique, schématisable en « scène prédicative », et, de l'autre, il intègre de toute évidence, comme Landowski y insiste récemment, des « ajustements » entre les corps en mouvement. Or les ajustements spatio-temporels relèvent des stratégies, et quand on parle d'ajustement entre des corps en mouvement, il faudrait pour être plus précis parler d'ajustement entre des pratiques qui impliquent des corps en mouvement (ce qui est le cas dans la plupart des situations de la vie quotidienne). De fait, la danse est une pratique plus ou moins codifiée qui intègre (dans le sens descendant) des formes d'ajustement stratégique, et qui, à partir de ce qui se présente dans la vie quotidienne comme des ajustements entre pratiques autonomes et concurrentes, construit une seule pratique pour deux ou plusieurs corps. Donc, tout comme les pratiques peuvent être « mises en texte » dans des genres de textes particuliers, les stratégies peuvent être « mises en pratique » dans des genres de pratiques spécifiques.

En cas de *syncope descendante*, une forme de vie (idéologie, croyance, récits, mythes, etc.) peut être condensée et représentée dans un seul rite (une pratique particulière), sinon une seule figure ; d'une certaine manière, c'est à une telle syncope et à une telle condensation que Pascal fait appel, quand il préconise : *mettez-vous à genoux, priez, et vous croirez* : une forme de vie tout entière se trouve à la fois condensée figurativement dans une pratique quotidienne, la prière, sinon dans le texte et son support corporel, parce que cette pratique est susceptible d'engendrer elle-même un redéploiement complet de la forme de vie ; en somme, l'ensemble du processus n'est « efficace » que si la *syncope descendante* (de la forme de vie vers la pratique ou le texte) provoque une tension sémiotique qui se résout par un *redéploiement ascendant* (de la pratique vers la forme de vie).

Toutes proportions gardées, le logo d'une marque obéit formellement au même principe de syncope et de condensation « descendantes » ; mais, comme il s'agit d'un « texte », voire d'une simple « figure », cette condensation est produite par une syncope de plus grande portée, qui produit un effet de « symbolisation » : le logo manifeste alors sans médiation aussi bien une scène figurative typique (un texte), une pratique (le métier de la marque), qu'une forme de vie (des valeurs, un style stratégique, etc.). De la même manière, l'efficacité stratégique de cette condensation dépend de sa capacité à produire une tension problématique, qui invite au redéploiement interprétatif ascendant.

L'*intégration descendante* peut bien entendu procéder sans syncope, et ne produit pas nécessairement une condensation de la forme de vie ou de la pratique ; au contraire,

- elle peut même s'accompagner d'une *segmentation canonique*, comme dans une notice technique de montage, qui gère une *extension optimale* de la mise en texte d'une pratique ;
- elle peut aboutir à une *extension synchrétique* (multi-modale : texte verbal, images, emblèmes, schémas) à valeur didactique, comme dans les manuels d'édification religieuse ;
- elle peut même être accompagnée d'une *extension « explicative »*, avec commentaires et analyses (comme dans un compte-rendu d'observation ethnographique, ou un compte-rendu d'expérience scientifique).

Dans ces cas d'*intégration descendante extensive* (notamment quand une stratégie ou une pratique sont prises en charge dans un texte), des « genres » spécifiques imposent leurs règles d'énonciation et de composition (c'est-à-dire les règles de l'intégration descendante) : ces genres sont alors par exemple des recettes de cuisine, des modes d'emploi, des notices de montage, des discours savants ou techniques qui fonctionnent, par rapport aux situations elles-mêmes, comme des *discours d'instructions* (à propos de la recette de cuisine, Greimas parlait plus spécifiquement de « discours de programmation ») ; dans son extension minimale, le texte peut même être apposé sur l'objet, et on retrouve alors la problématique des inscriptions et des objets-supports.

Mouvements combinés

Mais les textes inscrits sur les objets impliqués dans des pratiques n'ont pas tous le même statut. Le texte littéraire, inscrit dans un livre, ne dit en général rien de la manière dont il faut organiser la pratique dans laquelle il fonctionnera comme texte ; en revanche, la notice de montage, collée sur un kit à assembler, décrit et organise la pratique de montage. Le premier texte est seulement intégré dans le sens ascendant, alors que le second fait l'objet d'un double mouvement : (i) la pratique est intégrée au texte comme préfiguration discursive (dans le sens descendant) et le texte obtenu est intégré à l'objet et à la pratique qui le construit, comme inscription (dans le sens ascendant).

On s'aperçoit alors qu'au delà de la valeur méthodologique et théorique de la hiérarchie des niveaux de pertinence, ce parcours du plan de l'expression offre de grandes opportunités heuristiques, grâce à la combinaison et à la mise en séquence des différents parcours d'intégration ascendants et descendants.

Toby Nathan a souvent décrit des pratiques thérapeutiques africaines qui combinent, de fait, plusieurs opérations : le trouble pathologique d'un individu, manifesté par des *signes* (premier niveau, celui des figures) est pris en charge collectivement, au cours d'une *scène* codifiée et quasi-rituelle (quatrième niveau, celui des pratiques) ; l'un des moments clés de cette scène est la production d'un *objet* (troisième : objets) qui condense à la fois le trouble et la recherche collective d'une solution ; l'objet lui-même suscitera des *verbalisations* (deuxième : textes), et d'autres phases *rituelles* (quatrième : pratiques), etc. Enfin, l'efficacité

de l'ensemble dépend de croyances partagées, d'une manière d'être ensemble, d'interactions habituelles qui reposent sur une même *forme de vie* (sixième). Les mouvements d'intégrations s'inversent, et les synopes, dans les deux sens, se succèdent : le niveau d'analyse pertinent est la thérapie, en tant que *stratégie* (cinquième), mais cette thérapie parcourt et met en relation tous les niveaux de pertinence, en faisant jouer sur l'axe syntagmatique plusieurs agencements synchroniques.

Selon le cas, l'intégration descendante est donc *plus ou moins figurative, plus ou moins intensive ou extensive, et combinée ou pas à des synopes* de plus ou moins grande portée. Dans certaines combinaisons, ces intégrations descendantes ont une dimension incitative ou prescriptive, dans d'autres, symbolique ou même magique ; mais dans tous les cas, elles participent à des effets didactiques, persuasifs, connotatifs et/ou méta-sémiotiques.

Le cas des Liaisons dangereuses (Laclos)

On voudrait à cet égard examiner un cas très particulier d'intégration descendante, emprunté à la littérature⁹. Le roman épistolaire de Choderlos de Laclos, *Les liaisons dangereuses*, s'ouvre en effet, avant la présentation des lettres elles-mêmes, sur un « Avertissement de l'éditeur » et sur une « Préface du rédacteur ».

L'Avertissement de l'éditeur met en question l'« authenticité » du recueil de lettres, et notamment, sous la forme d'une évidente antiphrase, la vraisemblance des mœurs qui y sont mises en scène.

Quant à la Préface du rédacteur, elle s'étend longuement sur les procédés de composition du recueil : la sélection et la mise en ordre des Lettres, des propositions et des tentatives de raccourcissement ou de modification stylistique de certaines d'entre elles (refusées par leurs auteurs, nous dit-on). Elle aborde ensuite les objectifs et les possibles réceptions de cette publication : prévenir les lecteurs contre les gens de mauvaises mœurs, faire connaître les stratégies de corruption pour susciter des résistances et des contre-stratégies ; en outre, le « rédacteur » se livre à une curieuse revue des anti-lecteurs (ceux à qui le livre déplaira) : les dépravés, les rigoristes, les esprits-forts, les personnes délicates, etc.

Ce dispositif déploie en somme la hiérarchie concrète (actorielle) que recouvre ce qu'il est convenu d'appeler l'« énonciation présupposée » du roman : des *auteurs* qui produisent des lettres, un *rédacteur* qui les choisit, les retouche et les met en ordre, et un *éditeur* qui publie le tout¹⁰. Mais, ce faisant, il intègre plusieurs niveaux de pertinence :

- Des *ÉNONCIATEURS* manipulent des énonciataires par voie épistolaire.

⁹ Cet exemple nous est fourni par Y. Matsushito, doctorant de l'université de Limoges, dans sa thèse consacrée aux paradoxes de l'énonciation et de la perspective dans la littérature et la peinture.

¹⁰ A certains égards, cette stratification de rôles recoupe partiellement celle de Ducrot, puisqu'on pourrait retrouver ici, *grosso modo* et toutes proportions gardées, des « lecteurs-énonciataires » (à l'égard du texte), des « lecteurs en tant que tels » (à l'égard du livre), et des « lecteurs-êtres du monde » (à l'égard de la publication-édition de l'ouvrage).

- *LE RÉDACTEUR* met en scène les lettres à l'intérieur d'une pratique littéraire (choix, réécriture, composition, etc.) dont les partenaires sont prédéfinis : (i) des auteurs qui ont encore un droit sur leurs énoncés, (ii) un rédacteur qui déploie son éthos, dévoile les raisons de ses choix, et définit la thématique de la manipulation principale, et (iii) une série de types de lecteurs, qui résistent à cette manipulation pour des raisons qui leur sont propres.
- *L'ÉDITEUR* installe lui aussi un jeu de rôle : face à lui, on ne trouve pas des « lecteurs » (qui sont les partenaires attitrés du précédent), mais un « Public », c'est-à-dire un acteur collectif susceptible d'acheter l'ouvrage et de le confronter avec d'autres informations et des expériences d'une autre nature que celle de la lecture. Son discours porte pour l'essentiel sur la non-concordance entre ces expériences et celle que procurera la lecture de l'ouvrage : le rédacteur aurait recueilli des lettres exprimant des mœurs d'un autre lieu et/ou d'un autre temps, pour les faire passer pour des mœurs actuelles et françaises. Dès lors, ce discours concerne l'« ajustement » entre des pratiques distinctes et entre les expériences qui leur correspondent : l'argument de l'inauthenticité et du décalage suppose qu'on ait ici changé de niveau de pertinence, et qu'on s'intéresse à la congruence et à l'ajustement stratégiques. En somme, en dénonçant ici l'incongruence du tableau de mœurs qui se constituera lors de la lecture du livre, eu égard aux observations et aux pratiques quotidiennes et contemporaine des lecteurs, l'Éditeur nous fait passer au niveau des « situations-conjonctures » et des « stratégies ».

L'intégration descendante, qui permet de « mettre en texte » à la fois la *stratégie* (éditoriale et commerciale), la *pratique* (rédactionnelle) et l'échange épistolaire, s'accompagne de plusieurs effets remarquables.

- Pour commencer, une segmentation du texte en trois « genres » de discours différents, l'avertissement, la préface et les lettres, qui pose de redoutables problèmes à celui qui voudrait décider des limites du « texte ».
- Cette différenciation des genres permet aussi de compenser la « mise à plat » du dispositif sémiotique : rabattues à l'intérieur d'un même texte, les différentes instances que sont la *stratégie*, la *pratique* et le *texte-énoncé* sont encore reconnaissables et hiérarchisées par leur genre (avertissement, préface, et lettres).
- Formellement, et selon la conception traditionnelle des « plans d'énonciation », ces trois genres relèvent de trois énonciations qui s'emboîtent les unes dans les autres. Pourtant les choses semblent un peu plus complexes, dès qu'on observe que ces plans d'énonciation ne sont pas « étanches » et qu'un certain nombre d'interactions sont admises :

- Le rédacteur propose des modifications aux auteurs des lettres, qui les refusent.
- Le rédacteur juge le comportement des auteurs des lettres, en tant qu'acteurs des mœurs racontées.
- Le rédacteur cherche à persuader de sa bonne foi et de sa sincérité l'ensemble de ses lecteurs potentiels, y compris l'éditeur.
- L'éditeur juge inauthentique le texte proposé par le rédacteur, et ne se laisse donc pas persuader.

On ne peut donc pas considérer que ces différents plans d'énonciation sont de simples « couches » autonomes ; sous une certaine condition, toutes ces énonciations interagissent entre elles : cette condition, c'est celle de l'intégration ascendante ou descendante, qui fait que, par exemple :

- le rédacteur et les auteurs peuvent échanger, parce qu'ils appartiennent à ce moment à la même pratique (celle de la révision/composition du recueil)
- l'éditeur et le rédacteur ne peuvent échanger que de manière unilatérale, dans la mesure où le premier n'a pas admis le second comme partenaire dans le dispositif stratégique qu'il évalue.

- Pour clarifier l'ensemble, on est donc conduit à considérer que le même acteur jouera des rôles thématiques et actantiels différents selon le niveau de pertinence auquel on les saisit : ainsi les « auteurs » des lettres sont-ils :
 - (i) des énonciateurs dans les lettres, pour des énonciataires et des protagonistes ;
 - (ii) des auteurs responsables dans la préface, pour le rédacteur et les lecteurs, et
 - (iii) des personnes qui témoignent des mœurs dans l'avertissement, pour l'éditeur et le Public.

- Mais cette intégration descendante produit pourtant une confrontation qui reste indécidable, entre la « vraisemblance » et la « vérité » de ces lettres.
 - (i) le rédacteur avoue avoir sacrifié, contre son gré, la vraisemblance (compositionnelle, stylistique) à la vérité : il a dû conserver les « vraies » lettres écrites les auteurs), et
 - (ii) l'éditeur dénonce l' « authenticité » (la vérité) à partir d'une erreur de vraisemblance (la non-congruence entre les mœurs actuelles et les mœurs mises en scène) ;
 - (iii) cette confrontation n'est indécidable (qui a raison ?) qu'en raison de l'intégration descendante qui les place dans le même texte ; mais si on

redéploie les niveaux de pertinence, on ne s'étonnera plus que, dans une perspective éthique (celle du rédacteur), la vraisemblance et la vérité se combattent, et que, dans une perspective de stratégie éditoriale et commerciale, la première détermine la seconde.

- Cette mise en scène est elle-même propre à une époque et à une culture, où les mises en abîme et les énonciations emboîtées sont particulièrement prisées, le tout autour d'une crise de la représentation littéraire. Elle développe une sorte de « méta-sémiotique » du texte de fiction, où on peut reconnaître à la fois une esthétique, une éthique et une idéologie de la production littéraire.
- Enfin, elle procure à l'utilisateur-lecteur un parcours de manipulation-identification particulièrement sophistiqué, en mettant pour lui en scène, et en trois strates successives, son « entrée en matière » : *public* de l'édition, *lecteur* de l'ouvrage rédigé, et *narrataire* indiscret de la fiction épistolaire. Ce parcours est en lui-même inévitable, mais son inscription dans le texte le problématise, permet, par la confrontation indécidable des positions, de le soumettre à une évaluation critique, et donc de manipuler systématiquement les différents rôles que l'énonciataire doit assumer.

La rhétorique des niveaux de pertinence

Ces inversions et ces synopes du parcours d'intégration des niveaux de pertinence ne sont pas autre chose que des opérations rhétoriques, qui opèrent sur des expressions pour induire une problématisation des contenus, et des tensions à résoudre.

Par exemple, la condensation d'une pratique dans un pictogramme produit une « mise à plat » de plusieurs éléments de la pratique quotidienne correspondante, mais, ce faisant, elle *potentialise* leurs relations, notamment actantielles et modales, et ce d'autant qu'elle ne prend pas en charge la totalité des rôles de la scène prédicative : l'interprétation du pictogramme imposera alors une « reconstitution » de la scène, c'est-à-dire un redéploiement et une « mise en relief » au niveau supérieur, et une *réalisation* de ce qui n'était que potentiel dans le pictogramme.

Concernant les objets, la syncope ascendante (celle qui supprime toute référence à un texte ou à des figures-signes identifiables) virtualise la fonction d'inscription de la surface de l'objet ; mais l'analyse fonctionnelle de ses parties et l'analyse plastique montrent que, d'une manière ou d'une autre, il continue à communiquer à l'utilisateur quelques règles d'usage ; par ailleurs, à la longue, la patine de l'usage rétablira sur la surface de l'objet, comme pour un palimpseste, le « texte » des empreintes accumulées. Même virtualisée, la surface d'inscription (l'objet comme « support matériel » en attente d'un texte) reste un horizon

d'interprétation : c'est ainsi que le préhistorien reconnaît un outil, en identifiant soit une morphologie différentielle de l'objet (inscriptions liées à la conception), soit des traces qui signalent des zones d'impact (inscriptions liées à l'usage).

Ces inversions du mouvement d'intégration, et ces syncopes qui l'affectent, induisent et recouvrent donc, d'un point de vue stratégique, des substitutions, des tensions et des compétitions entre les différents niveaux de l'expression, et des opérations sur les modes d'existence (virtualisation, potentialisation, actualisation et réalisation). L'ensemble : tensions et compétitions en vue d'accéder au plan de l'expression, résolutions et redéploiement grâce aux modifications des modes d'existence, constitue la base conceptuelle même de la dimension rhétorique dans la perspective d'une sémiotique tensile.

QUELQUES PRATIQUES AUTOUR DU TEXTE VERBAL

Pratiques et praxis (énonciative)

La *praxis énonciative*, telle qu'elle a été définie il y a une dizaine d'années (Bertrand, Greimas et Fontanille, Fontanille et Zilberberg), apparaît maintenant sous un tout autre jour. Déjà, sous la plume de Denis Bertrand, elle intégrait la dimension temporelle des énonciations, et une capacité de création et de renouvellement dans la production des figures de sens ; ensuite, il est apparu nécessaire, pour rendre compte de ces opérations dans des discours particuliers, et notamment sous l'égide de la dimension rhétorique, de doter le discours d'une « épaisseur » de couches d'existence en compétition, sorte de « mémoire » en attente, nourrie par les énonciations antérieures et réglée globalement par un principe d'intertextualité.

L'expression « praxis énonciative » pourrait apparaître aujourd'hui pléonastique, dans la mesure où, dans la perspective ici proposée, toute énonciation, qui n'est que « présupposée » au niveau du texte, est reconfigurée comme une « pratique » au niveau des situations sémiotiques. Il suffit alors de prendre en considération la dimension temporelle des pratiques (c'est très exactement ce qui se passe quand on s'intéresse à l'ajustement spatio-temporel entre les pratiques), pour retrouver toute la richesse du concept, tel qu'il a été défini par D. Bertrand.

Mais cette conception « enrichie » permet de prendre en compte d'autres phénomènes que ceux de l'invention, de l'usure et de la réactualisation des figures de sens.

On peut proposer d'examiner pour finir quelques cas de « pratiques » intégrant des textes verbaux.

LA DIVERSITÉ DES PROTOCOLES DE LECTURE

La sémiotique textuelle a été jusqu'à présent peu encline à prêter attention à la diversité des pratiques de lecture, considérant que, par son analyse, elle rendait compte des

conditions d'une lecture optimale, exhaustive et en quelque sorte « idéale » (d'où la notion de « lecteur idéal », entre autres chez Eco).

Pourtant, les didacticiens, qui s'occupent tout autant des pratiques de lectures que des structures textuelles, ont depuis longtemps été amenés à en décliner toute la variété (cf. naguère, Evelyne Charmeux, Hélène Romian, etc.) : prise d'information, lecture en diagonale, lecture plaisir, lecture publique à haute voix, etc. Cette diversité et les éventuelles typologies qu'on peut en faire sollicitent l'attention du sémioticien pour deux raisons :

- 1) Tout d'abord, parce que chacune de ces pratiques correspond de manière prioritaire à des genres textuels bien définis : c'est une banalité de rappeler qu'un dictionnaire n'est pas conçu pour être lu comme un roman, et qu'on ne parcourt pas un recueil de poèmes comme un mode d'emploi, ni une recette de cuisine comme *La bible* ou un missel. Certes, il est toujours possible de lire un dictionnaire, voire un annuaire, de manière linéaire, comme un roman, mais le changement de pratique modifie le statut de l'ouvrage lui-même, qui ne fonctionne plus selon le genre pour lequel il a été conçu : il suffit de demander à un lecteur d'annuaire de fournir un numéro de téléphone à la suite de son parcours linéaire pour s'en convaincre.

Il en résulte que le genre, et les « instructions de lecture » qu'il comporte, est pertinent à la fois au niveau du texte (parce qu'il impose des règles de structuration et de manifestation) et au niveau de la pratique (parce qu'il détermine les rôles et les actes de la scène de lecture).

- 2) Ensuite, parce que ces différents types de pratiques, même si elles peuvent être décrites par ailleurs comme des processus psychiques et cognitifs, voire comme des habitus sociaux, présentent néanmoins un niveau de structuration sémiotique autonome, où le lecteur, l'objet-livre, le contenu du livre, et ses instances énonçantes, entretiennent des relations actantielles et modales, et participent à une structure globale d'interaction et de manipulation spécifiques. Par exemple :

- Le *dictionnaire* est en principe en position d'*adjuvant* (fournissant un *savoir*, une compétence cognitive complémentaire et méta-linguistique) par rapport à une autre pratique de lecture, celle du texte de fiction ou du document technique, par exemple ; cette relation hiérarchique, à l'intérieur d'une pratique englobante, n'a pas d'incidence particulière dans la conception des versions imprimées (sauf sans doute dans la disposition alphabétique), mais, en revanche, dans leur version électronique, cette dualité actantielle et modale est clairement prise en charge : la pratique elle-même est « implémentée » dans le logiciel de traitement de texte, et les deux textes sont situés à deux niveaux hiérarchiques différents : le texte à

composer ou à vérifier apparaît dans la fenêtre de base de l'écran, et relativement indépendant du logiciel lui-même (comme fichier qui peut être appelé et manipulé dans d'autres formats, sous d'autres logiciels) alors que le dictionnaire est directement attaché à la pratique globale, et indissociable du logiciel, comme un adjuvant automatisé pouvant être sollicité à tout moment.

- La *notice de montage* ou la *recette de cuisine*, qui sont des discours d'instruction et de programmation de l'action, jouent, à l'égard d'une pratique de construction d'objets de valeur, un rôle comparable au discours du destinataire mandataire, tel qu'il est rapporté par exemple dans le conte folklorique. Mais il s'agit d'un destinataire qui intervient tout au long du processus de construction, et par conséquent, il faut doter le support du discours d'instructions d'une propriété spécifique, qui le rend compatible avec la construction de l'objet : la maniabilité (celle d'une fiche cartonnée, par exemple), qui est de nature praxéologique et modale. En somme, en raison même de leur dépendance hiérarchique, les deux pratiques (lecture de la recette ou de la notice & réalisation de l'objet) doivent être ajustées l'une à l'autre, et c'est la morphologie de l'objet-support propre à la pratique adjuvante qui subit l'adaptation nécessaire.

En somme, traiter de la situation à l'intérieur de laquelle un texte doit fonctionner comme une « pratique sémiotique », cela revient :

- 1- à considérer les règles du genre textuel comme des contraintes actantielles et modales pertinentes à hauteur de la pratique qui en encadre l'énonciation, et non seulement du texte en tant qu'énoncé : la « mise à plat » en fait des règles génériques contraignantes pour l'énonciation textuelle, et la « mise en relief », des structures actantielles et modales d'une scène prédicative et d'une pratique.
- 2- à prendre en compte les ajustements morphologiques et praxéologiques qui affectent les objets-supports de ces textes, et qui manifestent les relations actantielles entre les différentes parties de la pratique.
- 3- à se donner les moyens de comparer les différentes versions techniques d'une même pratique, et de mesurer la plus ou moins grande adéquation avec son schéma canonique (par exemple, le rôle actantiel d'un texte ou d'un objet est plus ou clairement assumé dans la morphologie qu'on lui donne).

En outre, s'agissant de textes verbaux, les différentes pratiques dont ils peuvent être l'objet donnent lieu à des styles différents de parcours : parcours linéaire de la lecture découverte, exploration et recherche d'informations, recherche d'un repère et extraction d'un

segment, aller-retour entre le texte et d'autres objets, etc. Ces « styles de parcours » qui, comme on l'a déjà suggéré, règlent les relations entre la pratique de lecture et d'autres pratiques concomitantes, relèvent de la stratégie ; leurs propriétés distinctives sont la continuité et la discontinuité, la sélectivité et l'extensivité, et elles obéissent globalement à la même structure tensive que les points de vue considérés comme des stratégies axiologiques :

- stratégie cumulative et valeur d'exhaustivité, pour tous les protocoles de lecture linéaire ;
- stratégie élective et valeur de représentativité, pour tous les protocoles de recherche d'information ;
- stratégie particularisante et valeur de spécificité, pour tous les protocoles de lecture d'extraction de segments particuliers ;
- stratégie englobante et valeur de totalité, pour tous les protocoles de lecture visant à la production d'une représentation holistique.

SPECTACLE ET INTERPRÉTATION

S'agissant d'une pièce de théâtre, d'un texte poétique, ou d'une partition musicale, il est de tradition d'opposer le « texte » et son « interprétation », et, de ce fait, la question qui se pose est celle de la « mise en scène », du « jeu » de l'acteur ou de l'instrumentiste ; on distingue alors déjà les effets potentiels (contenus) dans le texte, et les effets réalisés (dans l'interprétation), ce qui induit à penser que l'interprétation est une *pratique* intégrant un *texte*.

Cette approche peut être complétée par l'observation (i) de mouvements d'intégration dans les deux sens, et (ii) par la confrontation entre pratiques. En effet, si l'on admet que le texte et son interprétation appartiennent à deux niveaux de pertinence différents, la « mise en scène » relève de la « mise en relief » qui nous fait changer de niveau (intégration ascendante), tout comme, d'une autre manière, les didascalies du texte théâtral relèvent d'une « mise à plat » de la pratique scénographique, et d'un rabattement au niveau textuel (intégration descendante).

Il faudrait ensuite comparer les différentes pratiques qui permettent d'actualiser et de réaliser les significations du texte : la lecture cursive, la lecture savante, la lecture publique, la mise en spectacle, etc. D'une pratique à l'autre, le nombre de rôles nécessaires augmente, le nombre d'acteurs, plus encore, mais aussi les modes et codes sémiotiques utilisés ; le plus complexe, à cet égard, est le spectacle théâtral, mais pour en comprendre la valeur différentielle, il faut le comparer à ce qui lui est comparable, c'est-à-dire avec les autres pratiques et non avec le texte lui-même.

Cela ne signifie pas que les relations entre le texte et son interprétation ne sont pas codifiables, mais seulement qu'elles engagent des décisions d'une toute autre nature : la confrontation et le choix entre plusieurs pratiques d'interprétation a une dimension éthique et esthétique, alors que d'un niveau à l'autre, les décisions prennent un tour rhétorique et

idéologique. Par exemple, les acteurs peuvent, sur la scène, s'exprimer sur le mode de la conversation quotidienne, ou en déclamant sur le mode oratoire : ce sont deux pratiques différentes qui contaminent ici celle du spectacle théâtral, et qui n'induisent que des différences de parti pris esthétique, éventuellement fondé sur l'ethos du metteur en scène. Mais, quand l'Académie impose à l'époque classique les unités de temps, de lieu et d'action, elle agit sur la relation entre le texte et le spectacle : au nom d'une idéologie de la vraisemblance, la règle des trois unités préconise alors ce que nous appellerions une « intégration descendante », c'est-à-dire une projection, dans le texte, des conditions temporelles et spatiales de la pratique théâtrale.

Ce point suscite une réflexion complémentaire : il nous faut distinguer en effet (i) les niveaux de pertinence sémiotique (ici : celui de la pratique de lecture-interprétation), et (ii) les degrés de complexité des pratiques. Le passage du texte à son interprétation constitue un changement de niveau de pertinence, qui exploite d'autres dimensions (notamment les dimensions corporelles et topo-chronologiques) ; en revanche, le passage d'une lecture cursive solitaire à une lecture publique, et d'une lecture publique à une seule voix à une mise en scène complète constitue en revanche un changement dans le degré de complexité des pratiques elles-mêmes : on passe d'un acteur syncrétique (qui « mentalise » tous les rôles) à plusieurs acteurs différenciés, d'un espace indifférencié à une topologie mouvante et distribuée, etc.

Il serait donc utile de distinguer les « dimensions » (dont le nombre et la teneur caractérisent chaque niveau de pertinence) et les « constituants » actantiels, actoriels et figuratifs (qui caractérisent le degré de complexité à l'intérieur d'un même niveau de pertinence).

La confrontation entre pratiques permet alors d'identifier ces « constituants » distinctifs. Par exemple, on sait que certaines mises en scène travaillent seulement à la mise en valeur de telle isotopie du texte, alors que d'autres en font l'occasion, à travers la mise en espace et la direction d'acteurs, de déployer un commentaire méta-discursif, ou encore, à travers les costumes, les décors et la gestualité, un discours connotatif qui accompagne le texte lui-même. Ces opérations sur le texte peuvent tout aussi bien être accomplies dans la lecture solitaire d'un quidam quelconque ou d'un spécialiste : elles peuvent rester virtuelles (mentales), ou bien être oralisées, ou encore elles feront l'objet d'une prise de notes, soit dans le temps même de la lecture, soit de manière différée. On comprend alors par contraste que, dans le cas de *la mise en scène*, les contraintes et le genre de la pratique imposent :

- que ces opérations soient accomplies dans *un autre mode sémiotique que celui du texte*, et qu'à une même classe d'opérations corresponde, avec une régularité suffisante dans un spectacle donné, le même code sémiotique, qui la rend reconnaissable (vs le commentaire et les notes du spécialiste, qui empruntent *le même mode sémiotique que le texte*) ;

- qu'elles soient réalisées en stricte concomitance, et synchronisées avec le déploiement textuel, mais de manière discontinue (vs les commentaires additionnels écrits en marge ou après le texte) ;
- qu'elles soient autant que possible « figurativisées » et « iconisées » pour être recevables en tant que dimension d'un spectacle.

Il suffit par exemple d'imaginer la commutation suivante : si l'accompagnement méta-discursif du texte, au lieu d'être mis en scène suivant les règles rapidement suggérées ci-dessus, est pris en charge par une voix off (c'est-à-dire dans le même mode sémiotique que le texte), et/ou en continu tout au long de la pièce, et/ou avec anticipation ou retard par rapport au texte, et/ou faiblement figurativisées, on conclura au « didactisme » de la mise en scène, c'est-à-dire, en fait, à la contamination d'une pratique d'interprétation du texte (le spectacle) par une autre (le commentaire académique ou politique).

Il y a donc *des « genres » de pratiques d'interprétation*, qui influent sur les « genres » textuels qu'elles manipulent. Mais ces « genres » de pratiques, on le voit, diffèrent essentiellement par la nature des syncrétismes (ou même l'absence de syncrétisme) entre modes sémiotiques différents ; elles diffèrent également par les rôles actantiels attribués aux différents éléments de la pratique (le texte, l'espace, les acteurs, les décors, etc.), ainsi que par les ajustements spatio-temporels entre les différents modes sémiotiques et entre les rôles qui leur sont attribués.

La confrontation des pratiques, pour un texte donné, peut déboucher en outre sur une comparaison des « styles » et des « stratégies », qui permettront de caractériser la position et l'orientation axiologique de chacune des pratiques. Le texte, en effet, offre un certain nombre de configurations « critiques », susceptibles de plusieurs interprétations, et qui tiennent à des constructions pluri-isotopiques, à des ambivalences narratives, à des conflits de points de vue, voire, plus banal, des obscurités, des implicites ou des difficultés de lecture : la manière dont les diverses pratiques vont gérer ces obstacles et ces « nœuds » peut faire l'objet d'une description, notamment pour comprendre comment la pratique de lecture ou d'interprétation valorise ou dévalorise, met en exergue ou néglige ces configurations critiques. On obtient ainsi une caractérisation des genres de pratiques par leur « style stratégique ».

Si l'on prend en compte non plus la spécificité des différents genres de pratiques, mais la diversité des usages et des attitudes d'usagers, pour un même genre de pratiques de lecture, on rencontre une nouvelle difficulté. La technique dite de l'« eye-tracking », qui permet d'enregistrer et de décrire le parcours oculaire d'un lecteur face à une image ou à quelque surface inscrite, a été parfois utilisée pour caractériser les modes de lecture visuelle de la peinture (cf. Gandelman), mais elle est aujourd'hui surtout exploitée par les équipes qui s'intéressent à l'ergonomie des sites électroniques et des produits multi-médias. Dans ce dernier cas, elle atteint vite ses limites, car elle ne révèle qu'une des dimensions de la pratique de lecture : les points et la séquence des fixations visuelles ; or la pratique est aussi gestuelle (pour les actions de navigation) et les décisions prises à chaque instant par le « navigateur »

sont déterminées par l'ensemble des propriétés sémiotiques de chaque page, et, ne serait-ce que d'un point de vue plastique, par l'ensemble des sollicitations sensorielles induites par les couleurs, les textures, les modelés, les perspectives, les couches et les strates en profondeur.

Pour pouvoir caractériser les « styles stratégiques » des usagers et des lecteurs, il faut donc dans ce cas à la fois :

- (iv) pouvoir décrire le texte dans toutes ses dimensions pour y repérer les « zones critiques » qui appellent des décisions et des choix, et
- (v) définir préalablement, de manière exhaustive et cohérente, la pratique en question.

Ces deux conditions étant remplies, on peut alors caractériser la manière dont chaque usager valorise ou dévalorise, choisit et décide, selon quel rythme et selon quel tempo, selon un parcours fluide ou heurté, en accentuant ou en effaçant les discontinuités : on retrouve alors le type d'analyse conduite par Jean-Marie Floch sur les parcours des usagers dans le métro parisien.

L'ARGUMENTATION ET L'ART RHÉTORIQUE COMME « PRATIQUES »

L'argumentation, telle qu'elle est prise en compte par la rhétorique générale, est une *pratique*, et la pertinence de chaque argumentation particulière ne peut être établie qu'à hauteur d'une *situation* et d'une *stratégie*. Le « texte » même de l'argumentation ne permet que de faire des hypothèses sur le fonctionnement des stratégies argumentatives, sur les contraintes qu'il impose à ces stratégies (ou, inversement, sur les choix textuels que ces dernières imposent), ou, à la limite, d'ébaucher des « simulacres » des partenaires de l'interaction.

Le silence persistant de la théorie sémiotique sur l'argumentation et la rhétorique générale ne s'explique pas seulement par le caractère « pré-scientifique » des disciplines qui s'en occupent encore dans les années 70 ou 80 ; de manière significative, l'entrée « Rhétorique », dans le *DRDLTDL 1*, ne retient comme pertinentes que la « dispositio » (en la rabattant sur la *segmentation*), l'« inventio » (en la rabattant sur l'étude de la *thématisation*) et l'« elocutio » (en la rabattant sur celle de la *figurativité*). Mais la rhétorique comme « praxis » ne commence à attirer l'attention qu'à la fin des années 90, quand la dimension rhétorique de la « praxis énonciative » est prise en compte par les sémioticiens. Pourtant, la « praxis » énonciative, en cette période, ne fait toujours aucune référence à une théorie des « pratiques ». En effet, pour pouvoir parler avec quelque efficacité de l'argumentation et de la rhétorique, il faut pouvoir convoquer, au-delà du texte persuasif, la scène de la dispute, la *pratique de l'influence* en général, et les traiter comme des sémiotiques-objets à part entière.

A cet égard, le « texte » persuasif n'est qu'un des éléments de la *situation d'argumentation*, puisque doivent être pris en compte :

- les *rôles respectifs des partenaires*, qui se définissent en termes actantiels, et en termes de rôles thématiques et figuratifs ;
- *l'éthos préalable de l'orateur pour l'auditoire*, qui ne peut se réduire à une compétence, et qui est une configuration complexe, comprenant des isotopies figuratives et thématiques, des positions axiologiques, et des « simulacres » modaux et passionnels ;
- *la représentation préalable de l'auditoire pour l'orateur* (du même type configuratif que l'« ethos »)
- *une culture commune* définissant des genres, des lieux, des modes de raisonnement, acceptables ou pas, adaptés ou pas, c'est-à-dire un certain nombre de règles pour l'interaction argumentative, fixant à la fois des contenus sémantiques et des processus syntaxiques, dans une perspective normative.

La « situation d'argumentation » elle-même s'entend ici, on le voit, en deux sens :

- en un sens restreint, comme « *scène d'une pratique* », comprenant des rôles actantiels, leur identité modale et thématique relative, et les prédicats types de l'acte persuasif ;
- en un sens plus étendu, comme « *situation-stratégie* », étendue aussi bien dans le temps et dans l'espace qu'en ce qui concerne le nombre d'acteurs (puisque des « cultures » et des « groupes sociaux » sont évoqués) ; cette « stratégie » prend notamment en compte la mémoire collective des interactions argumentatives antérieures, et l'identité construite et acquise des partenaires.

Dans la pratique argumentative, tous ces éléments interagissent, et la compréhension du discours persuasif est incomplète si on ne peut apprécier :

- l'effet de l'éthos de l'orateur sur la force des arguments ; Perelman a montré que l'éthos de l'orateur pouvait affaiblir ou renforcer les arguments qu'il utilise, et à l'inverse, que la valeur de ses arguments modifie son ethos : c'est ce qu'il appelle l'effet « boule de neige » ; invoquer la « force » des arguments, c'est invoquer leur efficacité persuasive, qu'il faut alors distinguer de leur « forme » persuasive : celle-ci est observable et pertinente dans le texte, alors que celle-là n'est observable et pertinente que dans la pratique, en fonction des réactions de l'auditoire ;
- l'effet de la représentation de l'auditoire sur le choix des lieux et des modes d'argumentation : l'auditoire « idéal » est une construction du discours, mais qui résulte d'une analyse et d'une adaptation entre son « profil » présumé et les lieux ou types d'arguments qui conviennent à ce profil ;

Les interactions peuvent donc devenir extrêmement complexes, puisque, par exemple, si le choix des arguments peut avoir un effet sur l'éthos de l'orateur, et si le choix des arguments dépend d'une analyse des attentes de l'auditoire, alors, en fin de compte, la construction de l'« image de l'auditoire » et celle de l'« image de soi » sont liées par transitivité. Mais on ne peut rendre compte de cette transitivité (et réciprocity) des interactions qu'en allant et venant

entre le texte persuasif et le hors-texte, c'est-à-dire en se plaçant à hauteur des éléments actantiels, thématiques et modaux de la pratique elle-même.

La sélection des lieux, notamment, dépend étroitement de ces interactions praxiques, puisqu'en définitive, elle témoigne des idéologies respectives des partenaires de l'argumentation, et de l'intersection négociable entre les idéologies des trois rôles identifiés par Christian Plantin (Proposant / Opposant / Tiers contrôle). Si l'un des partenaires utilise de préférence les lieux de la quantité (le plus grand nombre vaut mieux que le petit nombre) et si l'autre n'est sensible qu'aux arguments de la quantité (l'éclat, la rareté et l'excellence valent mieux que le grand nombre), alors l'orateur n'a que deux solutions ;

- (i) où bien une stratégie de *compromis* : il n'utilisera les lieux de la quantité que dans la mesure où ils restent compatibles avec l'éclat et l'excellence ;
- (ii) où bien une stratégie de *distance énonciative* : grâce à un jeu polyphonique de mentions et d'allusions, il fera assumer les lieux de la quantité par une « voix » débrayée, ce qui lui permettra de ne pas compromettre son ethos aux yeux de son partenaire.

La négociation de l'intersection axiologique ne peut se décrire qu'à hauteur de la pratique, car dans le seul texte, on ne pourra observer que des arguments de compromis, ou d'éventuels décalages entre plans d'énonciation ; et dès qu'on tente d'en rendre compte en termes de tensions entre valences inverses (la valence d'intensité et la valence de quantité), on met en scène *ipso facto* la scène prédicative de la pratique, puisque seuls les partenaires de la pratique argumentative, et non les instances énonçantes du seul texte, exercent la perception des valences graduelles, et assument les positions axiologiques extrêmes définies par ces deux valences. En somme, l'appréciation des « valences » est un acte qui est ancré dans la pratique, alors que les valeurs différentielles qui en découlent peuvent se manifester dans le texte.

La question de la « présomption » est tout aussi complexe : en effet, les attentes de l'auditeur, de même que la réputation de l'orateur, ne peuvent faire l'objet que de « présomptions » ; de même, dans le genre judiciaire, chacun des deux partenaires peut prêter à l'autre des « préjugés » à l'égard de la cause à établir et à juger : ce sont toujours des présomptions, et l'on sait que ces présomptions affaiblissent les arguments que l'orateur utilise, puisqu'ils semblent alors plus déterminés par les préjugés qu'on lui prête que par le souci de la vérité ou de l'efficacité.

Dans le texte, les présomptions peuvent fonctionner comme de simples présupposés, reconstructibles à partir des énoncés produits : c'est le cas de tout argument, par exemple, qui « fait comme si » l'accusé était déjà plus ou moins considéré comme coupable, ou d'une manière plus vague, comme « condamnable ».

Le statut des présupposés (et de la plupart des implicites) pourrait avantageusement être reconsidéré à la lumière des pratiques, ce qui permettrait de se défaire de leur définition actuellement trop logiciste (parce qu'indûment trop textuelle). De fait le *présupposé* résulte, dans le texte, d'un simple calcul sémantique, dont le produit est considéré comme virtuel ; en

revanche, dans la pratique, la *présomption* est une attribution de croyance ou de pré-jugé, par l'un des partenaires à l'autre ; cette attribution a le caractère soit d'un jugement, soit d'un simulacre passionnel, projeté sur l'autre, et modalisé (croire, pouvoir être, vouloir être, etc.), ce qui relève d'un acte stratégique, et non plus d'un calcul sémantique.

En outre, en même dans le texte, la plupart des figures qui relèvent de la présomption échappent à une telle reconstruction sémantique par présupposition. Ce sont alors des composants de la pratique dont l'incidence sur la composition textuelle reste indirecte : Perelman fait observer, par exemple, que, pour neutraliser par avance toute présomption, celui qui veut blâmer doit s'obliger à louer d'abord, ou que celui qui veut louer, doit faire une place à la critique et à la réserve. Stratégie paradoxale que, dans le texte, on ne pourrait comprendre, après avoir constaté la co-existence de deux positions contraires, que comme l'effet d'une éthique de la mesure, du juste équilibre.

Mais, comme le précise Perelman, la juste mesure et le sens de l'équilibre ne sont que des effets secondaires et superficiels (dans le texte) d'une stratégie plus profonde et plus sophistiquée (dans la pratique) : il s'agit de dissuader préalablement l'auditoire de prêter à l'orateur des préjugés défavorables (quand il veut blâmer) ou favorables (quand il veut louer), d'inhiber en somme un type de contre-stratégie et de routine défensive que tout auditoire est susceptible de mettre en œuvre.

Cette stratégie vise en somme à disjoindre d'un côté l'appréciation que l'auditoire portera sur les arguments, et de l'autre, celle qu'il porte déjà sur les opinions présumées de l'orateur : comme le dit Perelman, il s'agit de « freiner » la liaison entre l'acte (les arguments) et la personne (les préjugés et l'ethos). Mais, dans la perspective que nous avons définie, il s'agit aussi de « freiner » la liaison entre le contenu des arguments (donc ce qu'on peut observer au niveau textuel) et l'ethos acquis de l'orateur (ce qu'on ne peut observer qu'au niveau praxique).

Les stratégies portant sur les présomptions s'appuient donc en partie sur la plus ou moins grande solidarité entre le texte (son contenu, sa forme, ses arguments, sa crédibilité) et les autres éléments de la pratique. Et si stratégie il y a, c'est celle de l'intégration ascendante et descendante, et des syncopes qui peuvent masquer ou suspendre cette intégration. Ce serait en quelque sorte une preuve particulière (limitée au domaine argumentatif) de l'existence et de l'efficacité du parcours d'intégration tel que nous l'avons défini, et dont les modifications relèvent, justement, de la rhétorique générale. Les « freinages » et « ruptures » décrits par Perelman à propos de la pratique argumentative peuvent donc être ici définis comme des stratégies rhétoriques qui consistent à raffermir ou affaiblir l'intégration ascendante ou descendante entre le texte persuasif et la pratique argumentative, voire la situation englobante.

On peut dire aussi, comme Denis Bertrand (*Parler pour convaincre*), et à la suite d'Aristote, que « *l'argumentation est située dans le temps* », mais ce temps est celui d'une pratique discursive et non celui d'un texte-énoncé. En effet :

- L'adhésion de l'auditeur au discours fluctue en fonction de la rapidité ou de la lenteur, de l'urgence ou du délai, et elle « prend un certain temps » incompressible mais élastique ; l'argumentation peut être répétée, interrompue, reprise : ce temps-là n'est pas celui du texte, mais celui de l'action, c'est-à-dire celui de sa praxis énonciative.
- En outre chaque discours argumentatif vise une phase qui lui est ultérieure : la croyance, l'adhésion, la décision, l'action sont sensées suivre la conclusion si elle est partagée ; mais le passage à la décision ou à l'action peut être retardé : une structure aspectuelle permet donc de structurer le temps argumentatif, qui ici aussi, déborde non seulement le texte, mais aussi son énonciation pratique, puisqu'il porte sur un programme d'action plus large au sein duquel elle est comprise.
- Ces deux premiers temps peuvent être éventuellement et partiellement manifestés dans le texte, mais ce ne peut être que sous forme de simulacres, de représentations virtuelles ou projetées : le texte peut représenter ces temps de la pratique argumentative, mais uniquement en raison des possibles intégrations descendantes qui permettent la « mise en texte » des biveau de pertinence supérieurs.
- L'argumentation peut à tout moment être distendue dans le temps, par des diversions (qui « occupent » le temps), par des changements de niveaux (méta-commentaires notamment) ; le temps devient alors une « substance stratégique » ; en effet, alors que dans le texte, ces fluctuations temporelles n'apparaissent que comme des variantes figuratives, dans la scène pratique, elles constituent des manipulations cognitives et passionnelles de l'auditoire.
- De même, lorsque la tactique argumentative organise l'ordre des arguments (dans le texte), elle agit sur le temps de l'adhésion, des résistances et des acceptations (dans la scène pratique), puisqu'il s'agit alors de moduler non plus seulement l'ordre textuel mais la force relative des arguments.
- Mais surtout, les grands genres de la rhétorique sont aussi diverses manières de nous situer dans le temps, par l'intermédiaire de la séquence narrative dont ils occupent chacun une étape (cf. Denis Bertrand) :
 - le *délibératif* est tourné vers le futur, vers les choses à réaliser, vers les programmations de l'action à engager, il anticipe et prévoit ; débat, harangue, discussions pour « refaire le monde », essai de prospective, utopie politique, journal météo : autant de genres de discours qui exploitent cette direction du temps ;

- l'*épidictique* s'occupe du présent (éventuellement élargi) des valeurs : quelle que soit la position temporelle de l'acte ou de la personne à évaluer, c'est toujours ce qu'elle ou il vaut actuellement qui est énoncé, qui est mis en scène, actualisé, *présenté* vivant pour un spectateur ; oraison, dithyrambe, apologie, compliment, toast, félicitations, blâme, éloge : tous ces genres statuent sur l'axiologie au présent et « en présence » ;
- le *judiciaire* statue sur le passé, mesure l'accomplissement des choses, et, rétrospectivement, rapporte les actions à leurs intentions et objectifs antérieurs, ainsi qu'à l'ensemble des jugements de même nature dont la collectivité a gardé la mémoire : l'histoire, l'enquête, le journalisme d'investigation, la plaidoirie et le réquisitoire en sont des genres dérivés.

cf. Aristote : « Les périodes du temps propres à chacun de ces genres sont, pour le délibératif, l'avenir, pour le judiciaire, le passé, et pour l'épidictique, le présent. » (*Rhétorique*, livre 1, chapitre III, 4)

Il est bien clair que ces trois orientations temporelles (prospective, présentifiante et rétrospective) ne fonctionnent qu'à hauteur de la pratique argumentative, et que, si elles dictent quelques choix temporels dans le texte lui-même (ce qui n'est pas assuré), leur compréhension narrative ne peut pas y être entière ; dans le texte, par exemple, le genre judiciaire peut se donner tout uniment comme un récit (des faits à reconstituer), et ce n'est que dans la pratique englobante qu'il prendra toute sa dimension de sanction.

Plus généralement, s'il y a *une séquence narrative canonique* sous-jacente au découpage de l'art rhétorique en trois genres, elle ne peut rendre compte que de la structure narrative (actants, modalités, transformations) d'une pratique argumentative collective (d'une macro-scène prédicative). Chacun des trois genres caractérise et spécifie des moments de cette pratique, définissant des « sous-pratiques », et colorant différemment les rôles et relations actantielles, en même temps que les régimes temporels. Comme l'a déjà suggéré Denis Bertrand, ce n'est qu'à l'intérieur de ces *genres pratiques* qu'on peut définir des « genres textuels » (par exemple, pour le genre pratique judiciaire, les sous-genres textuels historique et journalistique), sachant que ces sous-genres textuels font appel aux propriétés actantielles et narratives du genre pratique englobant.

En outre, comme on l'a vu, la « situation » argumentative connaît donc des phases antérieures et postérieures à la « scène » argumentative elle-même, et, *a fortiori*, du texte persuasif :

- *phases antérieures* : constitution de l'éthos acquis, réputation, notoriétés, etc ; accumulation de lieux, d'usages rhétoriques, motivation de la dispute ou de la production du discours ; événements divers, expériences devant faire l'objet de

souvenirs, de récits et d'interprétation, et qui « motivent » le discours argumentatif ;

- *phases postérieures* : changement de croyance, acquisition de connaissances, développement de la compétence, passage à la décision et à l'action, etc., qui orientent et finalisent le discours argumentatif.

Toute pratique restreinte (comme l'argumentation) est « motivée » et « finalisée » (motivabile et finalisable) à l'intérieur d'une ou plusieurs pratiques englobantes, d'une situation plus large. Cette remarque renvoie encore à la distinction entre « pratique », au sens restreint, et définie dans les strictes limites d'une scène prédicative, et « situation-stratégie », dans un sens plus large, et définie par les conditions d'ajustement entre plusieurs scènes (cf. supra).

Pour finir : ébauches typologiques

Cette présentation est un « panorama » (sans doute incomplet) de la problématique. Cette dernière, obtenue par la limitation du champ d'investigation aux pratiques qui intègrent des textes-énoncés, pourrait être résumée en un seul point : il s'agit d'étudier les relations et interactions entre « textes » (textes verbaux, images, etc.) et « scènes pratiques ».

Le parcours qui précède permet de faire un inventaire provisoire des relations critiques, qui doivent être explorées plus précisément, et faire l'objet, éventuellement, de description typologiques et syntaxiques :

- *le rôle joué par le texte* à l'intérieur des rôles et constituants canoniques de la scène : il peut être adjuvant, destinataire, objet, etc. ; il peut être le vecteur d'une manipulation modale ou passionnelle, ou simplement d'une prescription circonstancielle et technique, etc. ; on pourrait aussi, plus précisément, examiner le statut du texte comme *objet* de la pratique : il peut être produit, utilisé, consommé, détruit, transposé, traduit, etc., et il fluctue alors non seulement entre des rôles actantiels (par exemple objet modal / objet de valeur), mais aussi entre des univers de valeurs différents (selon qu'il est traité comme unique, singulier, éclatant, ou multipliable, reproductible, voire destructible).
- *les interactions entre les modes sémiotiques et sensibles* : d'un côté, celui propre au texte et, de l'autre, ceux des autres constituants de la pratique : il est alors question de l'organisation tactique des syncrétismes et des associations sensorielles ;
- *les opérations d'intégration* ascendante et descendante, avec ou sans syncopes, c'est-à-dire la rhétorique générale des modes sémiotiques ;
- les interactions passionnelles et persuasives entre le texte et la scène.

Ces relations relèvent par conséquent :

- de la syntaxe narrative

- des agencements multi-modaux et poly-sensoriels (et donc de la syntaxe figurative)
- de la dimension rhétorique
- de l'argumentation et de la persuasion